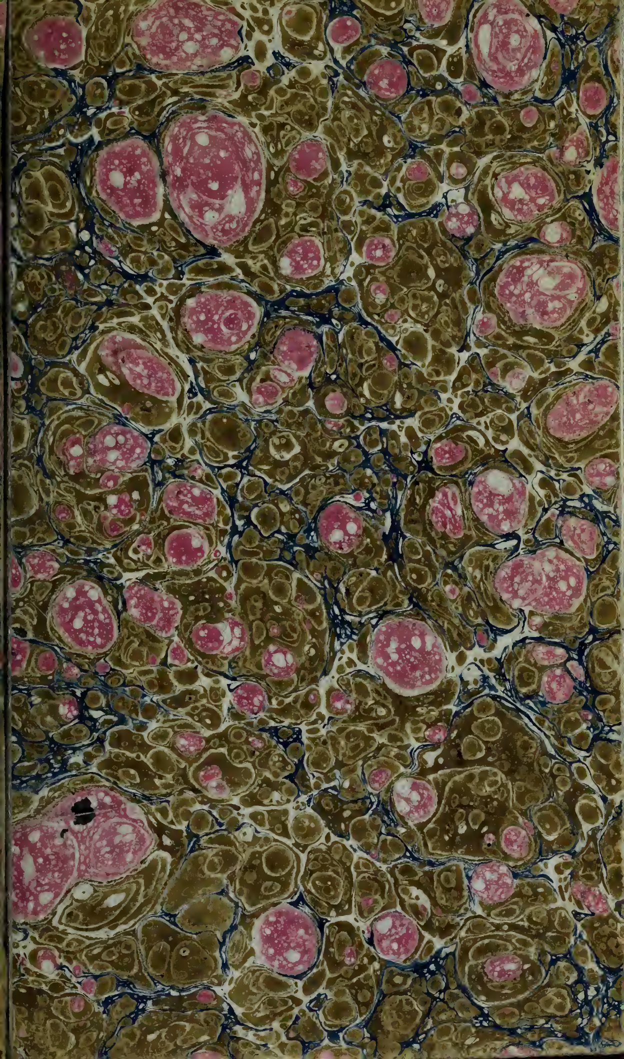



ΦΙΛΟΣ ΠΟΝΤΟΥ.
J DE ANDRADA 1917.



LA RUSSIE,

OU

MŒURS, USAGES, ET COSTUMES

DES HABITANS DE TOUTES LES PROVINCES DE CET EMPIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-M. EBERHART,
RUE DU FOIN SAINT-JACQUES, N° 12.



Vue de la grande place et des boutiques à Moscou.

LA RUSSIE,

OU

MŒURS, USAGES, ET COSTUMES

DES HABITANS DE TOUTES LES PROVINCES DE CET EMPIRE.

OUVRAGE orné de CENT-ONZE PLANCHES, représentant plus de deux cents sujets, gravés sur les dessins originaux et d'après nature, de M. DAMAME-DÉMARTRAIT, Peintre français, Auteur et Éditeur des Maisons de Plaisance impériales de Russie, et Robert KER-PORTER, Peintre anglais, Inventeur des *Panoramas*.

Extrait des ouvrages Anglais et Allemands les plus récens,

PAR M. BRETON.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

NEPVEU, Lib., Passage des Panoramas, n° 26.

1813.

laBohême : leurs femmes dansent et chantent d'une manière grotesque.

Il y a près de Moscou de petites colonies de Bohémiens qui visitent de temps en temps la ville, et que les nobles emploient pour ajouter aux agrémens de leurs fêtes nocturnes. Ces hommes vivent avec une insouciance et une gaîté qui n'a pas d'exemple ; ils se transportent dans le meilleur ordre possible d'un lieu à un autre. Pendant leurs haltes, ils campent sous des tentes ; en un mot ils vivent comme des Arabes nomades.

Les hommes font la cuisine, et se livrent à d'autres soins domestiques, pendant que leurs enfans courent auprès des voitures des voyageurs, et leur demandent quelques pièces de monnoie.

Les enfans des Bohémiens, dit M. Ker-Porter, sont extrêmement beaux; ils ont dans leurs traits quelque chose d'oriental; ils ont le teint cuivré, les cheveux couleur de jais, les yeux grands et noirs. Les hommes ont une longue barbe, des moustaches, de lourds cafetans et un bonnet asiatique; cependant je ne sais quelle dignité tempère cette férocité : ces hommes paroissent fiers du sentiment de leur indépendance.

Quoique la vigueur des Bohémiens, leur air farouche, et l'intrépidité de leurs regards, soient capables d'inspirer de l'effroi, ils ne se portent jamais à des vols à force ouverts. Leurs exploits se bornent ordinairement à dérober un agneau, quelque volaille, ou d'autres ali-

mens pour soutenir leur existence précaire.

Les femmes excellent dans la chiromancie et dans l'art de dire la bonne aventure ; il est peu de villageoises dont elles ne tirent un ou deux kopeks.

Ces peuples tirent sans doute leur nom de Bohémiens d'un événement qui eut lieu au dixième siècle. Boleslas le Cruel, ayant suscité une persécution terrible contre les Chrétiens, les chassa tous de la Bohême. Ces malheureux, expulsés de leur pays natal, traînèrent une misérable existence dans les déserts et les forêts de la Pologne, de l'Allemagne et de la Russie. Les routes étoient encombrées de ces troupes errantes qui ne trouvoient pour vivre autre chose

que des fruits sauvages. C'est ce qui fit donner le nom de *Bohémiens* à toutes les bandes qui erroient de cette manière.

Le pieux successeur du tyran de la Bohême s'étant empressé de rappeler les Chrétiens persécutés, il ne resta plus parmi les Bohémiens proprement dits, qu'un très-petit nombre de vrais habitans de la Bohême.

Le costume des Bohémiens en Russie diffère considérablement de celui des naturels. Quelques femmes portent d'énormes bonnets, couverts de rubans, et surchargés de pièces d'argent enfilées. De semblables pièces de monnoies forment leurs colliers et leurs pendans d'oreille.

Les Russes méprisent les Bohémiens, et ne parlent jamais d'eux

qu'en témoignant leur aversion; ils craignent même de les toucher, à moins qu'ils ne soient obligés de leur tendre la main, pour se faire dire la bonne aventure. Ils croient que tous les Bohémiens ont le pouvoir de jetter des *sorts*, et ils les évitent autant qu'ils peuvent.

Autrefois ils étoient dispersés dans toute la Russie, et ne payoient point de tributs; aujourd'hui ils sont réunis, et appartiennent à des seigneurs à qui ils paient une certaine redevance.

Les Bohémiens chantent et frappent des mains en dansant. De temps en temps ils jettent des cris inarticulés, et appropriés au caractère de la danse. Les hommes tiennent à la main un large mouchoir qu'ils agitent

avec grâce. Ils prennent des attitudes assez semblables à celles des Bacchantes, telles qu'elles sont représentées sur les vases grecs. Les femmes ont des postures plus décentes. Ordinairement elles se tiennent droites, elles ont les pieds serrés, et frappent de temps en temps leurs talons.

Dans la Crimée, les Bohémiens ont le nom de *Tziganḱia*. On en rencontre souvent des troupes campées auprès des villages. Les chariots qui les ont transportés pendant leur marche sont rangés en cercle autour de leurs tentes.

Les volailles, les chats, les chiens et les chevaux, cherchent librement leur nourriture auprès de leur camp,

et semblent ne former avec eux qu'une même ſamille.

Les Tartares de la Crimée encouragent le plus qu'ils peuvent la visite des Bohémiens, parce que ceux-ci exercent les professions de forgerons, de musiciens et d'astrologues. Il en est qui sont fort riches, et possèdent beaucoup de chevaux et d'autre bétail; mais qu'ils soient riches ou pauvres, leur manière de vivre est toujours la même.

Les Bohémiens font danser les villageois au son d'un chalumeau et d'un énorme tambour. Ce dernier instrument produit un son effrayant, mais qui marque fort bien la cadence.

Les hommes sont tout nus dans

les tentes et pêle-mêle avec les femmes : s'ils voient arriver quelque étranger, ils se lèvent, et se couvrent à la hâte d'une peau de mouton. Rien n'égale la saleté de ces hommes et l'infection qu'ils exhalent. Quelques-uns sont tellement affligés de la gale, que leur corps est tout couvert de pustules.

Une des estampes qui fait partie du tome second, représente une Bohémienne ; elle est accolée à la nourrice de Pétersbourg, en regard de la page 10.

CHAPITRE XVII.

Promenade du premier mai. Courses de voitures. Artillerie singulière. Bourgeoises de Moscou. Bains publics. Musique de cors. Cloches de Moscou.

Le 1er mai est la plus belle des fêtes dans le calendrier russe. Ce seroit celle assurément que l'on attendroit avec le plus d'impatience si les vicissitudes des saisons pouvoient s'accommoder avec les dates précises de nos annuaires. Il arrive en effet que la fête du 1er mai est souvent troublée par la pluie. Quelquefois même on éprouve alors le retour des gelées.

Un bois, éloigné de quelques verstes, est le rendez-vous de toutes les

personnes du bon ton. Déjà à cette époque tous les arbres sont garnis de feuilles, les bosquets sont fleuris, et exhalent de délicieux parfums.

Une longue file de voitures part de Moscou pour se rendre à ce séjour enchanté.

Pendant le reste de l'année, le quartier du Kitaigorod est le plus fréquenté par les promeneurs. C'est là que se trouvent les plus belles boutiques, (1) et l'on voit s'arrêter à leurs portes de brillans équipages.

On assure que c'est Pierre-le-Grand qui a institué les courses de voitures, afin d'encourager le luxe, et de faire vivre la classe nombreuse

---

(1) Voyez la place des boutiques, dans la planche ci-jointe.

d'artisans qui s'occupe à construire ou à décorer ces chars magnifiques. Les nobles en effet cherchent à se surpasser les uns les autres par la richesse des équipages et la beauté des chevaux. Les harnois sont d'un luxe éblouissant. Les livrées sont couvertes de galons d'or; la plupart des hommes qui paroissent dans ces voitures sont chamarrés de cordons et de croix; les femmes ajoutent à leurs charmes naturels tous les ornemens que la richesse et la mode peuvent leur fournir.

On compte dans cette occasion plus de deux mille équipages. Il est vrai que l'apparence de quelques-uns est mesquine. On voit des livrées usées et déchirées, des harnois raccommodés avec des cordes et cou-

verts de boue. Souvent les carrosses sont antiques, lourds et malpropres. Entre les deux files de voitures circulent rapidement les cavaliers, montés sur de beaux chevaux anglais ou arabes.

Le cortége suit un espace de plusieurs milles à travers une avenue de sapins majestueux. On voit sur les bords de la route des groupes joyeux de paysans dans leur costume national; leurs femmes se parent pour cette grande occasion, de tout ce qu'elles ont de plus brillant.

Le bois où se célèbre cette fête printanière se divise naturellement en plusieurs bosquets. Les seigneurs y font planter chacun leur tente. On y trouve tous les rafraîchissemens imaginables, et l'on s'y livre à

de bruyans plaisirs. La journée finit ordinairement par quelque fête champêtre que chacun des nobles habitans de la capitale donne à son tour. Celle à laquelle assista M. Ker-Porter étoit aux dépens d'un neveu du fameux Suwaroff; on tira vers minuit un superbe feu d'artifice, suivi d'un bal et d'un souper splendide.

Il est d'usage, lorsqu'on porte la santé de l'Amphitryon qui donne la fête, de faire retentir l'air par des salves d'un genre d'artillerie tout particulier.

M. Ker-Porter qui entendit ces explosions crut que l'on tiroit le canon, ou tout au moins des boîtes. Il fut bien surpris lorsqu'il découvrit la vérité. De grosses vessies de bœufs gonflées d'air, sont placées l'une après

l'autre sur de grosses souches de bois. Un énorme maillet tombant avec rapidité sur ces vessies, les écrase, et produit une violente détonation. Des vessies plus petites imitent le son des tambours et des trompettes : il y a de quoi s'y méprendre.

Cette invention est toute moderne, et aucun voyageur n'en avoit parlé avant M. Ker-Porter. Voici ce qui y donna lieu. Il prit fantaisie à Paul Ier de défendre de tirer le canon ou des boîtes, à moins qu'on ne célébrât une fête impériale. Le comte Orloff imagina l'expédient ingénieux de faire crever des vessies avec fracas, afin de remplacer les détonations de l'artillerie : l'empereur actuel n'a point songé à révoquer l'ukase; la noblesse, qui avoit joui jusqu'à ce jour

du privilége de faire tirer le canon à ses fêtes particulières, s'est empressée d'imiter le comte Orloff.

En Russie les hommes jouissent dans les réunions d'un singulier privilége. Un homme, quel qu'il soit, jeune, vieux, estropié, aveugle ou même dégoûtant, a droit de baiser la main d'une femme; et celle-ci, quelque jolie, quelque distinguée qu'elle puisse être, doit lui rendre le baiser sur la joue : on verra plus loin, que l'impératrice elle-même n'est pas dispensée de ce cérémonial. On embrasse les femmes, ou plutôt on se fait embrasser par elles dans toutes les réunions, sans qu'elles connoissent le moins du monde l'étranger qui sollicite d'elles une pareille faveur. Ces embrassades sont plus fréquentes

que jamais après le carême; on se distribue alors les œufs de Pâques. Le premier homme du peuple, abordant une dame de qualité et prononçant les mots *Christos vos creist*, reçoit un baiser et change d'œufs avec elle.

La veille de Pâques on fait à minuit une grande cérémonie dans la cathédrale du Kremlin. On tire du tombeau avec beaucoup de pompe, un tableau du Seigneur qui y a été déposé le jeudi-saint: alors tout le monde s'embrasse sans distinction en prononçant les mots *Christos vos creist.* On reçoit souvent à la fois le baiser d'une jeune personne charmante, et celui d'un manant dont la barbe sale et touffue vous cause une impression assez désagréable.

Il n'y a pas de pays, dit M. Ker-

Porter, où l'on soit aussi prodigue de baisers; on les a classifiés dans un ordre, pour ainsi dire, systématique. Le *baiser religieux* est celui qui jouit des plus grands priviléges; on ne peut le recevoir ou le donner qu'en certaines occasions, mais il sert bien souvent d'excuse ou de *passe-port* à des caresses d'une nature moins innocente.

Les bourgeoises s'habillent avec tout le luxe que comportent leurs moyens (1). Elles ont un jupon de brocard à grandes fleurs, attaché sur leurs épaules avec des bretelles surchargées de broderies. Elles portent par-dessus un manteau de velours ou de pou de soie, garni de galon d'or

(1) Voyez la planche.



Femmes d'Artisans en habits de fête.

ou de rubans. Les manches des chemises descendent jusqu'au coude. Le col et le bras sont nus, mais chargés de colliers et de bracelets de verroteries ; elles ont de longues boucles d'oreilles, et portent un nombre infini de bagues. Quelques-unes ont des diadêmes d'or, enrichis de perles ou de pierres de couleurs ; d'autres se coiffent d'un grand mouchoir carré broché d'argent ou de soie de couleur, et attaché élégamment sous le menton.

La plupart de ces femmes ont tous les caractères opposés à la beauté. Leurs yeux sont assez grands, mais dénués d'expression ; leur teint est plâtré de blanc et de rouge, et par une mode bizarre, leurs dents sont peintes en noir. Presque jamais

elles ne se promènent à pied, elles restent constamment les mains jointes, et on les prendroit pour des figures de cire.

Tous les traits de ces femmes décèlent l'origine kalmouke ou tartare; elles ont le visage court, les os des joues saillans, le front avancé. Leur stature est communément moyenne; et grâce à la manière de vivre du pays, les hommes et les femmes sont sujets à prendre trop d'embonpoint.

Il n'en est pas ainsi des individus chez lesquels le sang géorgien, polonais ou circassien est mêlé avec le sang russe; mais ce mélange n'existe que parmi les personnes d'un certain rang.

Il y a à Moscou, près de l'hopital, et au bord de la rivière, deux éta-

blissemens de bains publics. Ce sont des bâtimens de bois peu élevés ayant sur les côtés de petites ouvertures, par lesquelles s'échappe un courant d'eau chaude. Cette eau chaude vient des étuves où les Russes prennent leur bains de vapeurs; ils s'y baignent encore une fois, lorsqu'ils sortent de l'édifice, pour se plonger dans l'eau froide de la Moskua.

On voit constamment en dehors des personnes nues des deux sexes, qui entrent dans l'eau, et y nagent sans aucun respect pour la décence. Les femmes sont tellement accoutumées à être vues dans cet état, qu'elles ne prennent pas garde si on les observe; elles s'avancent tranquillement vers la rivière, tenant d'une main un seau et de l'autre une bran-

che de bouleau. Dès qu'elles ont les pieds sur le bord de la rivière, elles y puisent de l'eau froide et la répandent sur leur corps tout fumant de vapeurs.

Quelquefois cette opération de se faire verser de l'eau froide sur le corps après une sueur abondante, a lieu dans l'intérieur même du bain. Des mères ne craignent pas de soumettre elles-mêmes leurs enfans à cette épreuve, afin de les aguerrir contre le passage subit d'une température élevée à une température glaciale. Elles inondent d'eau froide ces malheureuses créatures en dépit des cris que la douleur leur arrache (1).

---

(1) Voyez la planche.



Bain Ruſse.

Les hommes se baignent pêle-mêle avec les femmes. Les baigneurs sont de tout âge, beaux, laids, jeunes ou vieux. Tous ont de longues barbes.

Les voyageurs étrangers qui ont voulu essayer l'usage des bains russes, n'ont pu en supporter la chaleur. L'estampe ci-jointe fera concevoir aisément la manière dont ces établissemens sont tenus. On verse constamment de l'eau sur des pierres incandescentes. La vapeur brûlante qui s'en exhale pénètre la peau des baigneurs, et provoque une sueur abondante. On excite encore cette transpiration, en se frappant avec des branches de bouleau.

On ne peut guère, dit M. Ker-Porter, imaginer un spectacle plus dégoûtant.

Un ukase impérial défend de recevoir dans les mêmes bains publics de Pétersbourg les hommes et les femmes; la prohibition ne s'étendant pas jusqu'à Moscou, on jouit dans cette dernière ville de la plus grande licence. On a peine à croire, dit M. Ker-Porter, à la possibilité d'une chose aussi étrange, à moins d'en avoir été témoin oculaire.

Du reste les femmes russes nagent parfaitement; elles se baignent tous les samedis, et la veille de toutes les fêtes.

Moscou, dit Pallas dans son nouveau voyage, a considérablement gagné depuis vingt ans, du côté de la politesse, des mœurs, du goût, de l'élégance et de la somptuosité des édifices; mais le luxe y a fait des pro-

grès considérables. La cherté des objets de première nécessité n'est pas moins remarquable que la fureur des habitans pour des fruits et des légumes que la nature a refusé à ce climat ; on les fait venir de loin à grands frais, et on les cultive dans des serres-chaudes. Telles sont de grosses asperges que l'on se procure au milieu de l'hiver, et qu'on envoie à Pétersbourg. Avant l'année 1770 on ne connoissoit dans cette ville, ni cerises, ni pêches, ni poires, ni pommes. Aujourd'hui on les achète en été à un prix fort raisonnable. On vend au marché jusqu'à des ananas.

Tout présente à Moscou un aspect gigantesque, comme la ville elle-même. Les palais des grands, que l'on pourroit comparer à des châteaux,

rassemblent fréquemment des sociétés nombreuses.

Outre les cercles particuliers, il y a encore un grand nombre de réunions dont on se procure l'entrée à prix d'argent, et par abonnement

La maison d'*Assemblée de la noblesse* est un club, ou société composée de souscripteurs, où l'on donne en hiver des bals fréquentés par les personnes du meilleur ton. Le nombre des abonnés est, dit-on, fixé à mille, et la salle de bal passe pour la plus belle qui existe en Europe (1).

On entend quelquefois dans les

---

(1) L'auteur du Voyage des deux Français parle d'un prétendu *club physique* dont l'existence ne me paroît pas du tout prouvée. J'ai déjà dit qu'une institution pareille me semble impraticable.

concerts publics ou particuliers de très-bonne musique. On aime beaucoup le genre italien.

Nous avons parlé plus haut de la musique nationale. Les instrumens sont peu nombreux et peu compliqués.

Quant à la fameuse musique des *cors de chasse* elle n'existe et ne sauroit exister qu'en Russie. Comment trouver ailleurs des hommes qui se condamnent volontairement à jouer le rôle d'automates ?

Cette musique singulière est, dit-on, d'une invention récente ; elle fut imaginée ou peut-être seulement perfectionnée, par le prince Gallitzin, en 1762. Il faut pour l'exécuter le concours de quarante musiciens. Chacun de ces malheureux passe toute

3.

sa vie à n'exécuter jamais qu'une seule note. Les sons ressemblent à ceux d'un grand orgue, avec cette seule différence que chaque note semble liée à la précédente et à la suivante. Il en résulte une sensation désagréable pour l'oreille, et une sorte de monotonie.

Cependant l'effet de cette musique est sublime, sur-tout quand on ne voit pas ceux qui l'exécutent; mais quand on les voit, on ne peut s'empêcher de gémir sur le sort de ces malheureux condamnés à des fonctions aussi peu récréatives. Ils sont tous esclaves, on les dresse avec peine, et lorsqu'on achète un de ces *instrumens*, il est bien entendu que les hommes ainsi que les cors font partie du marché.

Quelques-uns de ces concertans destinés à exécuter les sons aigus peuvent changer entr'eux de rôles, mais ceux qui font la basse, et soufflent dans les cors les plus longs, doivent rester constamment les mêmes, parce que l'intonation en est plus difficile. Ces cors ou tuyaux sont d'une longueur énorme; ils reposent horizontalement sur une charpente. Leur forme est celle d'un clairon. Quelquefois on ajoute dans le pavillon de l'instrument une sourdine, afin de donner au son plus de force ou de douceur suivant les occasions. Les hommes qui jouent de ces instrumens sont généralement maigres et pâles, à cause de la fatigue qu'éprouvent leurs poumons.

Ne nous étonnons pas de ce goût

des Russes pour le grand bruit. Toutes les nations voisines de la Tartarie aiment ce qui produit des sons bruyans, tels que le *tam-tam* ou *lou* chinois, et les cloches du plus gros volume.

Toutes les églises de Moscou ont cinq cloches au moins, et souvent huit ou neuf. La plus célèbre est celle de St-Ivan dans le Kremlin; c'est la plus grande et la plus pesante qui ait été jamais fondue. Cependant elle n'a point servi, et gît enfoncée dans la terre. Elle pèse quatre cent vingt-trois milliers; sa circonférence à la base est de soixante pieds; le métal a trente-trois pouces d'épaisseur. La hauteur de cette cloche est de dix-neuf pieds. Le marteau ou battant dont on devoit se servir pour la frap-

per est de fer, et long de dix-sept pieds. Tout autour sont des ornemens ciselés.

Cette cloche énorme étoit un présent que l'impératrice Anne destinoit à la grande église ; on assure qu'elle n'a jamais été relevée du lieu où elle a été fondue. Elle s'est cassée en se refroidissant, et n'a jamais pu servir.

D'autres prétendent qu'elle a été jadis au haut du clocher, mais que le clocher ayant été incendié, elle tomba et éprouva l'énorme cassure qu'on y voit aujourd'hui. Mais il paroît que cette dernière version est une fable, quoiqu'elle ait été répétée par une foule d'écrivains qui se sont copiés les uns les autres. Jamais, dit un voyageur anglais, une pareille cloche n'auroit pu être suspendue

au haut d'un clocher : autant auroit valu hisser à la même hauteur un vaisseau de ligne avec tous ses canons et sa cargaison.

Au surplus on peut regarder la cloche de Moscou comme une montagne métallique : la cassure forme un vide de la hauteur d'une porte ordinaire ; les curieux peuvent y entrer, pour examiner l'intérieur de ce grand cône de métal.

Il y a des gens qui prétendent que cette même cloche contient dans sa substance beaucoup d'or et d'argent. Ils disent que lorsqu'elle étoit en fusion, de riches dévots y firent jeter leur argenterie et des pièces de monnoie. Il est permis de douter d'un pareil fait qui n'est d'ailleurs nullement vraisemblable.

Les jours de fêtes, les paysans viennent dévotement visiter la cloche ; ils se signent en entrant dans la brèche.

Une autre merveille de Moscou est le canon du Kremlin. Cette pièce d'artillerie a seize pieds français de longueur, et son embouchure est telle qu'un homme pourroit se tenir assis dans l'intérieur ; la largeur de la pièce à son embouchure, est de quatre pieds trois pouces, mais il faut déduire seize pouces pour l'épaisseur du métal. Le poids du canon est de 2400 pouds, et le poud équivaut à quarante livres.

On ne conserve d'ailleurs cette masse inutile que par ostentation. Elle fut fondue en 1694. On voit auprès quelques pièces d'un petit

calibre, mais d'une longueur extraordinaire.

Quoique le Kremlin fût peu important comme forteresse, il étoit défendu sous peine de la vie d'en prendre des dessins; cependant l'interdiction a été plus d'une fois violée. La vue du Kremlin dans notre tome second en est la preuve.

CHAPITRE. XVIII.

Libraires russes. Progrès de la littérature et des sciences.

Les libraires de Moscou sont mieux assortis que ceux de Pétersbourg, mais ils occupent rarement des magasins au rez-de-chaussée. On voit dans quelques boutiques un catalogue des auteurs russes, remplissant un volume in-8° de deux cents pages. La vente des livres français, italiens, allemands et anglais est fort restreinte, parce que ces ouvrages doivent passer à la censure..

Les seigneurs de Moscou sont plus amateurs de livres que ceux de Pétersbourg, attendu qu'ils mènent une vie très-solitaire. Quelques-uns même y sont exilés, et ne voient personne. D'autres ont fait des voyages pendant leur jeunesse, et se sont retirés dans leurs campagnes aux environs de Moscou. La plupart se sont formé par manière de passe-temps une superbe bibliothèque.

Cependant c'est plutôt par ostentation que par goût. Les Russes ne lisent guères que des romans, ils donnent la préférence aux romans français, ou à ceux qui sont traduits en cette langue, soit de l'allemand, soit de l'anglais. Les écrits de madame Radcliffe ont fait une plus grande fortune ici que par-tout ailleurs, et

ils

ils ont été traduits en russe. Les versions de Tom Jones, du vicaire de Wakefield et des ouvrages de Richardson n'ont obtenu aucun succès. Les mœurs qui y sont décrites sont tellement éloignées des mœurs russes, que ces chefs-d'œuvre ont paru des compositions pitoyables.

Les bibliothèques des gens riches contiennent moins d'ouvrages utiles que de livres remarquables par le luxe de la typographie, des gravures et de la reliure. On estime avant tout autre chose de magnifiques bagatelles, par exemple, les collections anglaises qui représentent des papillons, des coquillages et des fleurs enluminés avec un soin extrême.

En vain, dans ces immenses collections où brillent de toutes parts le maroquin et la dorure, chercheroit-on de bons auteurs classiques, des historiens, des législateurs et des poètes.

Ce n'est pas que les muses ne comptent en Russie de nombreux adorateurs. La littérature russe se grossit tous les jours de bons ouvrages; son théâtre même se forme de plus en plus,

L'évêque Démétrius Rostowski est un des premiers auteurs dramatiques de la Russie, mais il ne composa que des tragédies saintes. Il mourut en 1709.

Sumarokof est le plus célèbre des écrivains dramatiques de cette na-

tion. Il a traduit ou plutôt imité plusieurs pièces de Molière, le *Méchant* de Gresset, etc.

Il y a à Pétersbourg un théâtre allemand et un théâtre français, où l'on ne joue que des pièces étrangères, et sur-tout des opéras.

M. Pospelof, directeur de la banque d'emprunt, s'occupe, dit-on, de traduire Tacite dans la langue de son pays.

L'académie des sciences de Pétersbourg a reçu dernièrement une organisation nouvelle.

L'université de Moscou a fait paroître en 1800 le premier volume de ses mémoires. Il est intitulé l'*Aurore*, ou travaux des élèves des pensions nobles de l'université de Moscou. On y a rassemblé des chansons, des

idylles, des fables et des dissertations scientifiques.

Le professeur Strachoff a traduit Anacharsis ; un autre a traduit Gessner.

On publie périodiquement un chansonnier Russe.

Les gazettes et journaux sont très-nombreux. Il en circuloit à Moscou *vingt-huit* en langue française. Huit de ces ouvrages périodiques s'impriment en Allemagne, en Angleterre ou en Pologne.

Le prix de l'abonnement aux gazettes étrangères est exorbitant. Le Moniteur se payoit, il y a huit ans, 130 roubles, c'est-à-dire, plus de *cinq cents francs*. Le prix en a dû augmenter encore, attendu la baisse du change.

La Russie compte déjà un assez grand nombre d'historiens, mais ils ne font guères que compiler, et ils se répètent les uns les autres. On assure que les documens les plus certains sur l'histoire de la Russie sont enfouis dans les archives des monastères, et notamment dans la bibliothèque du couvent de Saint-Alexandre Newsky, à Pétersbourg.

Un certain Sellius forma, il y a soixante ans, le projet d'exploiter cette mine abondante. Le seul moyen d'y parvenir étoit de se faire moine : il s'y détermina courageusement, et recueillit une multitude de notes, non-seulement dans le monastère de St.-Alexandre, mais dans les autres couvens qu'il lui fut permis de visiter.

Après avoir amassé tant de matériaux, il entreprit la rédaction de son grand ouvrage; mais sa santé étoit épuisée, il succomba, et mourut après avoir laissé un testament où il léguoit tous ses papiers à un savant de Pétersbourg, confident de sa vaste entreprise.

Lorsque le savant voulut prendre possession de l'héritage, l'archimandrite l'éconduisit en disant : « Ne sais-tu donc pas qu'un religieux n'a pas de propriété, et ne sauroit conséquemment rien léguer? Ton ami, d'ailleurs, *n'a laissé aucun papier.* »

On ignore ce que les papiers de Sellius sont devenus, et s'il y a espoir qu'un événement quelconque les produise tôt ou tard à la lumière.

Les arts et les sciences n'ont guè-

res, aux yeux des Russes, qu'un mérite secondaire. Les nobles n'estiment point d'autre profession que celle des armes; ils croiroient déroger s'ils cherchoient à se faire une réputation par le ciseau, le pinceau ou la plume. On voit parmi eux très-peu d'artistes et de savans. La culture des beaux-arts et des sciences est abandonnée à des esclaves, ou du moins à des affranchis; et ces malheureux, pour être descendus d'une caste méprisée, ne peuvent jamais s'élever au-dessus de leur condition. L'esclavage est une tache indélébile, et il n'en faut pas davantage pour arrêter l'essor du génie.

Malgré l'indifférence de la nation, il existe cependant à Pétersbourg un

établissement pour l'encouragement des arts.

La première idée de cette fondation est due à l'immortel Pierre-le-Grand. L'impératrice Elisabeth essaya, en 1758, de réaliser ses projets; mais sa mort prématurée ne permit pas de les consommer. Cet honneur étoit réservé à Catherine II. L'exécution en fut entière en 1764.

Cet établissement consiste en un président, trois recteurs, et deux aggrégés; six professeurs de peinture, sculpture et d'architecture, avec chacun un suppléant. Enfin, on y compte un secrétaire perpétuel, un inspecteur et son adjoint, des professeurs de perspective, d'anatomie, de géographie, d'histoire, de mytho-

logie et d'iconologie. Le nombre des académiciens est illimité; les artistes de toutes les nations sont également appelés à cet honneur.

On y admet soixante élèves âgés de cinq ans, et qui ne doivent jamais en avoir plus de six. Ils doivent être de condition libre, ou du moins affranchis par leur maître, si celui-ci veut libéralement pourvoir à l'éducation d'un enfant de quelqu'un de ses esclaves. On les instruit et on les surveille avec toute l'attention désirable. Une fois qu'un élève est entré dans la maison, il n'en peut plus sortir jusqu'à ce que le temps fixé pour l'apprentissage soit fini.

Pendant les trois premières années on instruit ces enfans dans leur

religion, on leur apprend leur langue et des idiomes étrangers; ensuite les premiers principes du dessin, et les élémens de l'architecture. Depuis neuf ans jusqu'à douze, on leur fait approfondir ces mêmes objets d'enseignemens : ils y joignent quelque teinture de géographie, d'histoire et d'astronomie.

Depuis douze ans jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur quinzième année, ils étudient les mathématiques, la physique et l'histoire naturelle. On examine attentivement les dispositions du jeune homme à l'une ou à l'autre de ces sciences, et on les cultive plus spécialement.

Tous les six mois, il y a devant les chefs de l'académie un examen

public. Les élèves reçoivent des éloges ou des réprimandes, et on leur distribue des prix.

Après être passé du collége dans l'académie des beaux-arts, les étudians subissent tous les mois un examen sévère; on leur donne suivant leur mérite des médailles d'or et d'argent de différentes grandeurs. Lorsque leur éducation est absolument terminée, le conseil d'administration leur fait don d'une épée, et leur remet un certificat constatant qu'ils sont libres, et autorisés à exercer leur profession par-tout où ils le jugeront convenable.

Cet établissement envoie tous les ans douze artistes étudier dans les pays que nous regardons comme le berceau des arts. Le terme fixé pour

leur voyage est de trois années : ils sont tenus de rédiger un journal, et d'envoyer régulièrement, tous les quatre mois, à l'académie un rapport de leurs progrès et de leurs occupations. A d'autres époques fixées, ils envoient à Pétersbourg divers échantillons de leurs talents, tels que des dessins, et des copies d'une statue, d'un tableau ou d'un monument d'architecture. Les trois années expirées, on leur fait passer une somme d'argent pour leur retour. Dès-lors ils cessent d'être pensionnaires de l'académie. Tous ceux qui sortent de cet établissement sans donner des preuves d'un talent extraordinaire, sont placés chez des marchands ou des artisans respectables.

Nous avions différé jusqu'ici de

parler du théâtre russe, comptant nous expliquer à la fois sur les théâtres de Moscou et de Pétersbourg. Il seroit inutile aujourd'hui de décrire les spectacles d'une capitale qui n'offre plus qu'un monceau de décombres et de cendres; mais puisqu'en décrivant les mœurs de Moscou, notre objet a été de donner une idée générale de la manière d'être des Russes de la première classe dans les grandes villes de l'empire, nous laisserons subsister le parallèle que nous avions établi dans ce chapitre entre les principaux théâtres de Pétersbourg et le théâtre de Moscou.

Le théâtre de Pétersbourg, comme autrefois celui de Moscou, est ouvert toute l'année, excepté pendant les grandes fêtes, pendant la semaine

sainte, et lorsque la Cour est en grand deuil. Quelquefois la violence du froid oblige en hiver de suspendre les représentations. Comment entretenir la chaleur dans des salles aussi vastes, lorsqu'il règne au dehors une température de plus de dix-sept degrés au-dessous du terme de la congélation ?

A Moscou le principal théâtre étoit presque abandonné ; les nobles aimoient à entretenir dans leurs palais, ou dans leurs maisons de campagne, des spectacles particuliers. A Pétersbourg, la Cour entretient, à grands frais, quatre grands établissemens de ce genre, savoir ; le théâtre russe, le théâtre allemand, le théâtre français, et l'opéra italien. Ils coûtent par an de quatre à cinq cents mille roubles.

Le théâtre français est le mieux composé et le plus fréquenté; le théâtre russe est le plus mauvais. On n'y joue, en général, que de misérables traductions de pièces allemandes.

Il y a dans tous ces théâtres, et particulièrement à la comédie française, de très-bons acteurs, mais ils sont mal secondés, et leur jeu manque d'ensemble. Les comédiens français sont les plus favorisés de la Cour; aussi leurs décorations sont plus soignées, la garde-robe mieux fournie, et les ballets mieux montés. En automne et en hiver les comédiens français vont jouer régulièrement deux fois par semaine au théâtre de l'Hermitage.

Le théâtre, bâti en pierres, que

l'on voit sur une des estampes jointes à notre premier volume (page 117), est occupé alternativement par la troupe française et la troupe russe; les bouffes italiens jouent communément sur un petit théâtre nouvellement bâti auprès du palais impérial. La troupe allemande a son théâtre particulier. Il est question de former une nouvelle salle; cette dépense est nécessitée par l'accroissement progressif de la population de Pétersbourg.

La salle de la comédie à Moscou n'étoit pas sans offrir quelque magnificence à son extérieur, mais les décorations intérieures en étoient fort négligées.

CHAPITRE XIX.

Monastère de Divitchy. Règles auxquelles sont assujétis les moines et les réligieuses.

Le couvent de Divitchy offre un échantillon de l'ancienne architecture en Russie, il est flanqué de tourelles et de créneaux. Le bâtiment est quadrangulaire; les portes sont fortifiées, et autrefois on y entretenoit garnison. Il contient plusieurs églises; les habitations des religieuses sont spacieuses et commodes. C'est dans ce même monastère que reposent les restes de l'am-

bitieuse Sophie, sœur de Pierre-le-Grand. Son tombeau consiste en une simple pierre, très-peu élevée au-dessus du sol, et surmontée d'un sarcophage blanchi par dessus, couvert ordinairement d'un drap noir, et sur lequel on lit cette épitaphe en langue Russe.

A. M. 7212; C. x. 1704. Le 3 juillet, V. S. est décédée Sophie Alexiowna, âgée de 46 ans, 9 mois et 6 jours, son nom de religion étoit Susanne. Elle fut religieuse 5 ans, 8 mois et 12 jours. On l'a enterrée le 4 juillet dans cette sainte église, etc. etc.

J'ai vu, dit M. Ker-Porter, la cellule où a vécu cette princesse hautaine, cette chambre où elle a dû

souffrir de cruelles angoisses en voyant tous ses projets déconcertés; j'ai regardé par la même fenêtre d'où elle contempla l'exécution d'une foule de ses partisans, et particulièrement de trois de ses amis les plus intimes, qui furent pendus à quelques toises des murs du monastère.

Le Czar voulut que cette scène sanglante eût lieu sous les yeux même de sa sœur, foible punition pour une femme qui avoit conspiré contre son frère et soulevé ses sujets.

L'habillement des religieuses consiste en une tunique noire à manches blanches et bordée de rouge; elles sont coiffées d'un bonnet de velours noir, attaché sous le col avec un nœud. Les novices portent le bonnet pointu à l'extrémité; leurs cheveux

sont longs et flottans, mais arrêtés sur la nuque avec une bande de taffetas brun. Leur robe est de drap noir à manches serrées. Les professes sont absolument rasées.

On comptoit en 1806, dans ce monastère, cent cinquante religieuses, dont soixante-quinze seulement avoient pris le voile. Elles se dispensent le plus qu'elles peuvent de porter cet ornement; mais elles ont la tête rasée en signe des vœux qu'elles ont jurés. On verra ailleurs qu'elles ne sont admises à prononcer des vœux irrévocables qu'à l'âge de cinquante ans; jusque-là elles peuvent sortir quand il leur plaît. Afin de leur donner l'occasion de trouver à se marier, on leur laisse une liberté entière; les portes du

couvent sont constamment ouvertes ; elles peuvent recevoir qui elles jugent à propos.

Ces religieuses ont chacune leur appartement séparé, et jouissent avec abondance des nécessités de la vie. L'abbesse est choisie parmi les veuves des négocians, et l'on n'exige pas qu'elle soit préalablement entrée dans une institution religieuse, si elle a d'ailleurs les qualités requises.

Voici un extrait des réglemens auxquels sont assujétis les monastères russes, et spécialement ceux de Saint-Alexandre et de Divitchy.

MOINES.

Nul ne peut être reçu moine, s'il a moins de trente ans; s'il est militaire; s'il est esclave non émancipé;

s'il ne sait ni lire ni ecrire; s'il a une femme encore vivante (1); s'il exerce un emploi civil; s'il est poursuivi pour dettes, ou pour quelque délit.

Aucun n'est reçu pour son argent, à moins qu'il ne promette de ne point se targuer de ses richesses, et qu'il ne renonce à vivre autrement que ses frères.

Avant de recevoir la tonsure, il faut subir trois ans de noviciat et obtenir ensuite la permission de l'évêque.

Les moines doivent se confesser et communier quatre fois par an.

Il leur est enjoint d'éviter l'oisive-

(1) Lorsque des gens mariés veulent se séparer et entrer en religion, ils doivent obtenir une dispense de l'autorité publique.

té ; ils doivent s'occuper à lire, à peindre, etc.

Il ne leur est point permis d'avoir de domestique ; cette faculté n'appartient qu'au supérieur, aux vieillards décrépits et aux infirmes.

Aucun moine ne peut sortir sans permission, et sans être accompagné d'un autre moine. Ils ne doivent faire de visites dans des maisons séculières que pour des raisons valables et légitimes.

Ni le supérieur ni ses religieux ne doivent se permettre de recevoir des femmes dans leurs cellules. On ne peut recevoir les femmes que dans le parloir, et dans aucun cas, il ne peut y avoir moins d'un moine présent.

Il est recommandé aux moines

de lire exactement la Bible, et aux plus instruits de l'expliquer aux autres.

RELIGIEUSES.

Les religieuses ne peuvent, sous aucun prétexte, sortir de leur couvent, pas même pour des motifs de dévotion, ni pour assister aux processions et aux fêtes dans les églises. Dans les couvens de filles où l'église n'est pas contiguë aux cloîtres, il y a des passages secrets et couverts pour que les religieuses aillent et reviennent sans être vues.

On ne souffre point qu'elles restent sans rien faire ; elles sont obligées de se livrer à diverses occupations, telles que filer, coudre, et faire de la dentelle.

ARCHIMANDRITES.

Les chefs des monastères sont choisis parmi les moines de mœurs irréprochables, et qui se sont distingués par leur instruction.

Ils sont tenus de faire des représentations à ceux qui se présentent contre la volonté de leurs parens, aux maris qui veulent quitter leurs femmes, aux femmes qui veulent quitter leurs maris; aux parens dont l'imprudence sacrifie leurs enfans à la vie monastique.

Il leur est expressément prescrit de rappeler que de pareilles résolutions, si l'on n'éprouve pas une vocation décidée, sont désagréables à Dieu, et contraires à la doctrine du Christ.

L'église de St-Martin Previdnick est due à la piété et à la munificence d'un simple particulier, M. Shagaroff, qui s'est enrichi dans le commerce de la Chine. Il y a dépensé 250000 roubles. Le portique est d'une grande beauté; le style de l'architecture est en général pur et élégant. C'est le plus beau bâtiment moderne de toute la ville.

Cette simplicité fait un contraste avec les fastueuses décorations de la *Troïtza*, ou monastère de la Trinité à peu de distance de Moscou. Ce couvent étoit par sa splendeur et ses richesses, un des lieux les plus étonnans de l'Empire, c'étoit un autre Golconde, ou un autre Pérou; le trésor y regorgeoit d'or, de diamans, de perles et de tous les objets pré-

cieux dont a pu l'enrichir la dévotion. On y conservoit la chasse de St-Sergius.

Mais ce monument a quelque chose de plus intéressant encore pour l'observateur. Ce fut le sanctuaire où le jeune Czar Pierre, encore enfant, et son frère Ivan, poursuivis par la turbulente Sophie, soutinrent un siége contre les Strélitz révoltés.

Dans le Lutrin de Boileau, la discorde se vante *d'avoir fait soutenir un siége aux Augustins*. Cette farouche déesse a vu plus d'une fois le monastère de la Troïtza dévasté par la fureur de la guerre. A ses créneaux, à ses remparts, à ses hautes murailles il semble en effet destiné plutôt à servir de théâtre à d'affreux combats qu'à renfermerde pieux cénobites.

Le tombeau de St-Sergius est surmonté d'un dais d'argent massif, soutenu par des colonnes du même métal.

La châsse du Bienheureux est du plus beau travail, et les vases sacrés sont incrustés de pierreries.

La plupart des églises russes renferment dans leur trésor un grand nombre d'habits somptueux pour les évêques et les prêtres officians. Ces ornemens ne coûtent rien ou presque rien à l'administration de l'église; on convertit d'ordinaire à ces usages les poîles mortuaires qui ont été déposés sur les cercueils des morts. Les ornemens de la Troïtza sont d'un tout autre genre, et ont été faits exprès. Il y a quinze habillemens complets et magnifiques pour

l'Archimandrite, et autant de mîtres de drap d'or enrichies de pierres précieuses. Un des ornemens que le prélat porte sur la poitrine et qui a la forme d'une croix, a été donné à l'église par l'impératrice Élisabeth; il a coûté, dit-on, près de quatre cent mille francs. Une des robes qu'il porte le jour de Pâques, est faite de velours cramoisi, brodée de perles, et vaut plus de trois cents mille francs. (1). S'il falloit décrire la richesse des autres vêtemens sacerdotaux, des crucifix, des mîtres, des vases, des boîtes à reliques, etc., étincelans de pierreries, je fatiguerois l'attention de mes lecteurs. Il me suffira de dire qu'Aladin

(1) Ker-Porter, page 262.

lui-même introduit à l'aide de sa lampe merveilleuse dans les lieux enchantés où étoient déposés les trésors des génies, ne vit jamais à la fois tant de richesses que celles qui étoient réunies dans le monastère de la Troïtza.

Outre le monastère de Divitchy dont nous venons de parler, il existe un bâtiment plus modeste connu sous le nom d'*Hermitage*. L'estampe ci-jointe en offre la représentation fidèle. Le bâtiment, d'une forme asiatique, est surmonté d'un élégant belvédère, et entouré de bois touffus et presqu'impénétrables, imitant ces bosquets sacrés que l'on voyoit autour des temples des anciens.



Hermitage.

CHAPITRE XX.

ARMÉE RUSSE.

Anciens Strélitz et Janissaires polonais. Organisation actuelle de l'armée. Troupes légères, Cosaques, Kalmouks, Baschkirs, etc.

Nos lecteurs desirent sans doute connoître l'organisation de ces armées russes, qui n'ayant pu sauver l'antique capitale, ont été réduites à l'incendier elles-mêmes.

Beaucoup d'autres ouvrages ont présenté l'évaluation des forces militaires de l'empire de Russie. Le tableau historique, géographique, etc.,

de M. Damaze de Raymond, contient à cet égard les documens les plus authentiques et les plus satisfaisans.

L'objet et les limites que nous nous sommes prescrits ne nous permettent pas d'entrer dans ces calculs. D'ailleurs les derniers événemens ont nécessairement apporté des changemens considérables.

Notre but principal étant de peindre les mœurs, il nous suffira de présenter une idée de cet assemblage de tant de nations diverses, dont se composent les armées russes.

Autrefois leur organisation étoit encore plus bizarre. L'estampe ci-jointe offre l'image fidèle des anciens Strélitz, de ces *prétoriens* qui firent tant de fois trembler les Czars, et



Colonel des Strélits. Commandant des Strélits. Soldat Strélits.

subirent à la fin un sort si funeste.

Leur véritable nom est *Streltzy*, lequel signifie *chasseurs*. Les chasseurs actuels de la garde impériale russe, passent pour le corps le mieux discipliné de toute l'armée; il n'est que de sept mille hommes. Ces chasseurs sont coiffés du schacko à la française. Leur uniforme est court et léger.

Avant Pierre-le-Grand, les Russes montroient jusque dans leur équipement militaire leur singulière habileté à manier la hache. Les Strélitz destinés à défendre de près la personne du souverain, n'étoient point armés de mousquets; ils portoient une hallebarde comme nos anciens Cent-Suisses. Cette hallebarde n'étoit pas terminée en pointe; le fer avoit la forme d'une hache et se recour-

boit des deux côtés en croissant.

Un petit cornet à bouquin, suspendu à la ceinture du soldat, lui servoit à donner l'alarme, lorsqu'il étoit en sentinelle, et qu'il découvroit quelque péril.

Les officiers de cette milice turbulente portoient rarement le sabre ou l'épée; ils tenoient de la main droite une petite hache, et de la gauche une masse-d'armes, dont la pomme étoit garnie de pointes de fer.

Le colonel, vêtu d'une pelisse très-riche, se distinguoit par une ceinture à franges d'or; il avoit un cimeterre au côté, et une canne à la main.

A cette même époque, et sous les premiers successeurs de Pierre-le-Grand, les Czars avoient une garde



Janissaire Polonois. *Valaque.*

polonaise. Cette troupe avoit le nom et presque le costume des janissaires turcs. Les soldats avoient pour coiffure une espèce de turban à forme très-haute (1).

Sous Catherine, on changea le costume des janissaires-polonais, ou du moins leur turban : cette coiffure prit à peu de chose près la forme d'un *schacko* de hussards; elle étoit conique, et terminée par une espèce de sac d'étoffe de couleur.

Une autre planche, jointe à notre texte, représente un de ces janissaires. La première figure de la même estampe offre un élève du

(1) Voyez la planche ci-jointe, fig. 1. La figure 2 de la même estampe représente un guerrier Valaque qui a été dessiné à Pétersbourg.

corps des cadets du temps de Catherine.

Le costume de ces jeunes élèves étoit plus léger que ne semble le comporter le climat de la Russie; il se composoit d'une simple veste, d'une culotte, de bas et de guêtres. Ils étoient coiffés d'un chapeau rond garni d'un large ruban, et d'un plumet. Au lieu d'épée, ils avoient au côté une bayonnette.

Depuis, le corps des cadets a reçu une organisation toute différente; le costume est à peu près celui des élèves de nos écoles militaires, parce que les Russes ont adopté peu à peu l'uniforme guerrier des autres nations européennes.

Les établissemens actuels de cadets à Pétersbourg sont florissants. Le nombre



Élève des Cadets | Élève des Cadets du temps de Catherine | Janissaire Polonois.

nombre fixe des élèves est de cinq cents cadets *nobles* russes, cent Livoniens ou Finnois nobles, et quatre-vingt bourgeois. On les divise en trois âges. Les élèves restent trois ans dans chaque âge. On les reçoit de cinq à dix ans, de manière qu'ils sortent à vingt ou vingt-un.

Autrefois les parens, en faisant admettre leurs enfans, étoient obligés de signer un acte par lequel ils renonçoient à les voir autrement que dans les assemblées publiques; aujourd'hui ce règlement n'existe plus.

Telle a été l'institution qui a contribué plus que toute autre chose à établir dans les troupes russes la discipline européenne, sans que l'on

fût obligé d'attirer un trop grand nombre d'officiers étrangers.

Autrefois les Russes se battoient sans tactique et sans ordre ; leur courage individuel leur faisoit braver les plus grands périls ; mais conduits par une aveugle impétuosité, ils se faisoient égorger sans gloire. Ils ne savoient ni exécuter aucunes évolutions, ni profiter de leurs succès, ni réparer un échec. Ce fut ce défaut de discipline qui occasionna la défaite des Russes devant Narva ; mais leur chef sentit aussi la nécessité d'adopter une autre méthode.

L'auteur du Voyage des deux Français dans le Nord exprime avec beaucoup de sagacité le *point essentiel* dans lequel pèchent les armées russes.

« Elles manquent absolument d'of-

ficiers : il y en a pourtant, dans les officiers généraux, quelques-uns de mérite, et c'est, à proportion du reste de l'armée, la classe où il y en a le plus ; mais les subalternes sont décidément mauvais. Nous concluons de là *que la bravoure n'est point naturelle aux Russes.*

« Nous établissons trois causes de la bravoure du soldat : *l'habitude de l'esclavage ;* les officiers sont nobles, ou au moins toujours libres : la *croyance à la prédestination ;* les officiers, comme par-tout, laissent au peuple ces idées superstitieuses, et de peur de trop croire, ne croient à rien : *la crainte de la mort s'il recule ;* mais l'officier ne peut la craindre, puisqu'il est chargé de la donner.

« L'absence de ces trois causes nous

paroît donc rendre le Russe à son caractère primitif; et en plusieurs occasions, des compagnies ont marché à l'ennemi sans eux, notamment à Ismaïl.

« La manière dont les officiers généraux se conduisent à l'égard des officiers subalternes, et cela de grade en grade, contribue à leur avilissement, ou en est une suite; ils les traitent de coquins, de drôles, et les soldats de frères. »

Le même auteur parle de la cavalerie russe de manière à en donner une idée fort peu avantageuse:

« La cavalerie russe est détestable: les Cosaques seuls sont une excellente troupe légère, mais la cavalerie pesante ne sait aucune manœuvre; un régiment qui voudroit charger, oc-

cuperoit en un instant toute la plaine.

« Les Cosaques sont les seuls en état de faire une reconnoissance : elles ne sont pas d'usage dans les armées russes ; aussi ont-elles été surprises plusieurs fois, en totalité ou en partie....

« Rien de plus ordinaire que de voir un régiment se remonter en route, et arriver à l'ennemi avec des chevaux ramassés ça et là. Pour les remontes pressées, on en prend quelquefois de sauvages : le jour même ou le lendemain on les dompte à force de coups sur la tête, et deux jours après ils sont à l'escadron. Les hommes sont tout aussi neufs : tel paysan qui n'a vu chez lui que des bœufs, est mis sur un cheval qui n'a jamais été monté, et le voilà cavalier dans un régiment.

« Les mors, les brides, tout est fourni des magasins de l'armée, et tout est fait sur le même modèle ; ainsi, que le cheval ait la tête longue ou courte, on n'y change jamais rien. Les selles sont mal faites, et placées tellement en avant qu'après une longue marche, il périt plusieurs chevaux ».

Les passages que nous venons de citer sont d'autant plus remarquables, que l'ouvrage d'où nous les tirons a paru en 1796, dans un temps où l'on étoit si engoué en Europe de la puissance colossale de la Russie, du nombre et de l'intrépidité de ses armées.

L'armée russe en général, ne commença à se perfectionner que sous le règne de Pierre-le-Grand. Cependant

il y avoit déjà du temps de Michel Romanoff des régimens disciplinés à la manière allemande. Ce prince, pour mieux instruire ses sujets, fit venir des bords du Rhin, quelques milliers de soldats, tant infanterie que cavalerie. Les troupes nationales étoient commandées par des officiers français, allemands et écossais. Le Czar Michaëlowitz, père de Pierre-le-Grand, suivit le même systême ; mais tandis qu'il attiroit de tous les pays des soldats expérimentés, il prenoit des précautions sévères pour qu'on n'adoptât point leurs mœurs avec leur tactique. C'est au génie de Pierre-le-Grand qu'étoi tréservée la complète organisation du militaire russe.

Il introduisit dans son armée la discipline allemande et y attira les meil-

leurs officiers étrangers. Lefort, son ami et son maître, seconda ses dispositions naturelles et excita son enthousiasme. Par ses avis, l'Empereur forma la jeune noblesse de Moscou en deux régimens, afin de lui montrer l'exercice, qu'il répandit ensuite dans toute son armée. Telle fut l'origine des gardes appelés *Preobrajenski* et *Simenonski.* Ils remplacèrent les anciens Strélitz, cette milice qui s'étoit arrogé un pouvoir égal aux Janissaires de Turquie ; elle avoit plus d'une fois ensanglanté le palais des Czars, qu'elle étoit destinée à défendre. Ce changement eut lieu en 1690 (1).

---

(1) Le village de Preobajenski, où se forma le noyau de la nouvelle garde impériale est enclavé aujourd'hui dans l'enceinte de Moscou. Le ter-

En 1711 l'armée se composoit déjà de cinquante-un régimens d'infanterie, de trente-neuf de cavalerie, d'un corps de grenadiers et de bombardiers qui se montoient à cinq mille six cents hommes. Le tout présentoit une force effective de cent neuf mille six cent cinquante hommes. Il y avoit en outre dans les garnisons et sur les frontières cent cinquante mille hommes armés, non

---

rein en est bien arrosé et très-fertile. Là se trouvent les marais où l'on cultive la plus grande partie des légumes qui se consomment dans la ville.

Pierre I[er] avoit pour ce premier berceau de sa puissance une prédilection singulière. C'est-là que tenoit ses séances le fameux tribunal secret, si redoutable aux boyars qui s'opposoient aux innovations de leur souverain.

compris un nombre égal de Cosaques, de Kalmouks et de Tartares, au service de la Russie.

L'uniforme ordinaire de l'infanterie est vert avec des revers rouges. La cavalerie a l'habit bleu bordé de rouge. Les artilleurs et les bombardiers sont en écarlate avec des revers bleus et noirs.

Toute l'armée porte la cocarde blanche : chaque régiment tire son nom du pays où il a été levé. Les grenadiers seuls font exception à cette règle, et les corps prennent le nom du colonel.

Les manœuvres restèrent les mêmes depuis Pierre Ier jusqu'à Pierre III. Ce dernier, engoué de la réputation militaire de Frédéric II, adop-

ta la tactique prussienne. Les régimens furent distingués par la couleur de leurs revers.

« Pierre III, dit M. Guibert dans son Eloge du grand Frédéric, s'étoit pris d'adoration pour le roi de Prusse; sentiment noble quand il est fondé sur quelque conformité d'âme entre l'adorateur et le héros, mais qui n'est qu'un culte ridicule quand l'adorateur est sans mérite, et quand son hommage prend les formes d'une singerie impuissante. Pierre III étoit vêtu à la prussienne; son régiment des gardes du Holstein étoit dans le même costume, et il eût donné son empire pour l'honneur d'être au service de Frédéric.... Il lui demanda d'être fait colonel d'un régiment au

service de Prusse. Frédéric se prêta à cette comédie. »

Catherine II ne goûta point les réformes de son mari. Elle préféra la commodité et l'utilité à une vaine apparence.

Son fils, Paul Ier, eut, comme Pierre III, la manie de tout organiser à la prussienne et à l'allemande.

La grosse artillerie a des uniformes verts, taillés à la manière autrichienne, avec divers ornemens. Les casques sont très-hauts, et garnis de crins; les pantalons sont blancs, et plus étroits que les anciens.

L'infanterie a le même habit que la cavalerie. Les casquettes sont décorées d'une aigrette noire, verte ou rouge. L'épée et la baïonnette sont



Grenadier de la Garde. | Officier de la Garde. | Grenadiers de l'ancienne Garde.

attachées autour des reins avec un ceinturon; la giberne est suspendue à une bandoulière, qui passe sur l'épaule gauche. Les soldats portent aussi des pantalons blancs et des bottes.

L'empereur Alexandre a pris beaucoup de soins pour que ses gardes eussent une tenue imposante. On les choisit parmi les hommes grands et aguerris. Leur uniforme ne se distingue de celui de l'infanterie ordinaire, que par l'aigrette de crin qui surmonte le casque. Leurs moustaches sont soigneusement noircies et peignées; d'énormes *favoris* descendent jusques sous le menton, et sont toujours poudrés à blanc comme le reste des cheveux (1).

(1) Voy. la figure du milieu dans la planc. ci-jointe

Les grenadiers de l'ancienne garde avoient à peu près le même uniforme; mais leur bonnet étoit plus lourd, terminé par une draperie ou sac flottant, et accompagné d'une aigrette. La baïonnette étoit d'une longueur énorme. On l'a raccourcie, parce que son poids et sa longueur entraînoient le fusil, et ne permettoient pas de viser avec autant de justesse (1).

Les gardes du corps s'appellent chevaliers des gardes, et gardes à cheval. Ils sont habillés de blanc, ils ont des bonnets rouges, et une pelisse de la même couleur. Leur grand casque est surmonté d'une aigrette. La ca-

---

(1) Voyez la première figure à gauche, sur la même planche.

valerie ordinaire est armée d'un long sabre. Les officiers sont en général de beaux hommes, mais ils ont la taille fortement serrée par une ceinture; et cela leur donne assez mauvaise mine. Le hausse-col est énorme, et flotte sur leur poitrine (1). Nous remarquerons, en passant, que le hausse-col militaire est à peu près ce qui reste des anciennes armures; il s'emboîtoit dans une échancrure supérieure de la cuirasse. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un ornement distinctif.

Un des plus superbes régimens est celui des Uhlans, que commande le grand-duc Constantin. Ce prince aime beaucoup cette troupe ; il en

(1) Voy. la troisième figure de la même planche.

porte toujours l'uniforme, qui est bleu avec des revers rouges et des aiguillettes dorées. Les Uhlans russes font l'exercice à l'autrichienne.

Les hussards ou chasseurs sont un corps non moins magnifique; mais les officiers sont peut-être habillés avec trop de luxe. Il me semble, dit M. Ker-Porter, que ces galons et ces broderies d'or conviennent mieux à des pages qu'à des gens de guerre.

Le soldat russe est d'une obéissance extrême. Né dans l'état d'esclavage, il est habitué à n'avoir pas d'autre volonté que celle de ses supérieurs. Ils sont comme l'argile dans les mains du potier; et sans recourir à la métaphore, nous dirons que les mains de l'officier ne sont pas oisives; les épaules des pauvres soldats sont

à chaque instant, et au moindre prétexte, meurtries par des coups de cannes.

C'est en présence de l'ennemi que ces hommes, en apparence stupides et abrutis, recouvrent toute leur énergie. Des guerres fréquentes contre les Persans et les Tartares ont accoutumé les Russes à une férocité que n'ont point les autres soldats européens.

L'armée se recrute par une espèce d'impôt sur les seigneurs; on demande à chacun un certain nombre d'hommes par cent têtes de paysans.

Chaque régiment a sa musique, non-seulement instrumentale, mais vocale. Ceux qui la composent chantent en s'accompagnant d'une espèce de guitare appelée *ballalaika.*

Les sons en sont rudes et perçans. En général, suivant M. Ker-Porter, la musique militaire des Russes est moins agréable que celle des régimens français ou anglais. Il y manque deux choses essentielles, de larges cymbales et de grands tambours. Ces derniers instrumens, ainsi que les fifres, sont très-mauvais en Russie.

M. Ker-Porter a vu arriver près de Moscou un régiment fort de trois bataillons de sept cents hommes chacun. Les soldats, après avoir rangé leurs armes en faisceaux, se mirent à dresser leurs tentes avec beaucoup de régularité. Chacune d'elles est occupée par onze hommes qui tous mettent la main à l'œuvre. Les drapeaux et enseignes sont placés au centre du camp, où règne un large passage. Les

tentes des soldats étoient disposées sur trois rangs : celles des officiers sur une seule file par derrière. Plus loin étoient les tentes de l'état-major et la marquise du commandant.

Ces tentes n'ont pas plus de quatre pieds de hauteur; la charpente sur laquelle elle reposent est légère, et d'un transport facile. Les soldats russes couchent sur la terre qu'ils couvrent seulement de leurs habits.

En tête de chaque compagnie il y a une tente qui sert de magasin d'armes. Cette méthode a l'inconvénient d'exposer les armes à l'intempérie de l'air, mais d'un autre côté la batterie des fusils est soigneusement enveloppée. Les sentinelles même ne les portent pas autrement.

La cérémonie par laquelle se ter-

mine la journée dans un camp russe est imposante. A nenf heures du soir tous les soldats se rangent sur une ligne à la tête du camp; ils sont en capotes et sans armes; les officiers se tiennent deux pas en avant; les tambours sont placés au centre de chaque bataillon. La musique est en arrière. On bat la retraite. La musique joue un air grave et solennel.

Ensuite à un certain signal, tous les soldats se découvrent; un silence religieux règne pendant quelques minutes. Ces momens sont consacrés à une prière mentale; bientôt après, le chœur accompagné du son des instrumens se fait entendre; on chante un hymne fort simple, mais dont l'air a quelque chose de majestueux. Les soldats font dévotement des signes de

croix; les officiers leur donnent l'exemple du recueillement et de la piété. Après cette cérémonie religieuse, les soldats remettent leurs bonnets, font un demi-tour à droite, et rentrent sous leurs tentes.

La différence des grades établit entre les militaires russes une distance prodigieuse. Les capitaines et autres officiers subalternes mangent *debout* à la table de leur colonel ou de leur général.

Les soldats ne mangent point à la gamelle; ils font seuls leur repas qui est composé d'un seul mets et très-sobre, attendu la modicité de leur paye.

L'armée russe se compose de vingt-cinq divisions, fortes de quinze mille combattans chacune, tant en infan-

terie, cavalerie et artillerie, qu'en Cosaques et troupes légères. En voici le tableau d'après M. Damaze de Raymond.

1°. Gardes impériales. .	17,250 hom.
2°. Troupes de ligne. . .	423,736
3°. Troupes de garnison.	84,200
4°. Corps du génie. . . .	1,113
5°. Invalides.	13,920
6°. Troupes irrégulières.	100,000
Total	639,299

Observons néanmoins que cette évaluation n'existe que *sur le papier*. Il s'en faut de beaucoup que les corps soient complets; et l'on pense en général que la Russie ne sauroit, à moins d'efforts extraordinaires, mettre sur

pied plus de 280,000 hommes de troupes réglées.

Entourée de voisins ombrageux, et presque sauvages, avec lesquels les traités n'ont aucune garantie, la Russie est obligée de multiplier plus qu'aucun autre empire les troupes qui veillent à la garde de frontières si étendues, lors même qu'elle jouiroit de la paix la plus profonde.

Il est vrai que l'on emploie à ce service des vétérans, ou les plus mauvaises troupes.

Il y a en Russie une cause qui empêche plus qu'ailleurs que les corps soient maintenus au complet; c'est l'énorme distance que les recrues ont à franchir pour joindre les corps sur lesquels on les dirige. Ajoutons à cela des abus qui règnent dans l'inspec-

tion des troupes. » Les colonels, dit M. Malte-Brun dans ses annales des voyages, cachent souvent la véritable situation de leurs régimens, pour tirer eux-mêmes la solde des soldats qui manquent. . . . . .

» Souvent la diminution subite des recrues devient extraordinairement grande. . . . . . . Les fatigues du voyage, l'usage immodéré de l'eau-de-vie, le mauvais régime des hôpitaux, la difficulté du service, sont autant de moyens de destruction qui ont moins lieu en d'autres pays. »

Les forces militaires de la Crimée étoient de quinze mille hommes, à l'époque où le docteur Clarke y fit un voyage. Cependant il assure qu'un général expérimenté français, anglais ou allemand, se feroit un jeu

de prendre ce pays avec un millier d'hommes.

Il ajoute que, malgré les réglemens sévères de l'empereur Alexandre et sa passion pour l'art militaire, il règne tant de langueur dans l'administration des affaires publiques, que les forces de l'empire russe sont devenues un spectacle misérable. Les soldats russes, dit-il, sont des pourceaux armés, qui reçoivent avec une patience exemplaire des coups de pieds, des coups de canne, et sont absolument dépourvus d'activité.

Suwaroff, continue le même auteur, étoit né pour commander aux Russes, il possédoit toutes les qualités, et les seules qualités qui puissent donner l'assurance de la victoire. A la tête de ses troupes il étoit

leur commandant; mêlé dans les rangs des soldats, il devenoit leur camarade et leur ami. Elevé au premier grade militaire, il avoit conservé les goûts et les habitudes du dernier des soldats. Sortant du cabinet de son souverain, il alloit boire du *quass* avec les troupes ou manger des navets; dévoré de vermine, il se débarrassoit lui-même de ses hôtes incommodes, et dormoit tranquillement sur la paille.

Il partageoit tous les intérêts de ses soldats, entroit dans leurs petites affaires, appaisoit leurs disputes, se livroit aux mêmes amusemens, et leur donnoit à la fois le conseil et l'exemple.

Le *catéchisme* qu'il rédigea à l'usage des troupes russes, montre

mieux que tout autre chose son vrai caractère. Il offre un singulier mélange de bouffonnerie, de désordre dans les idées, de barbarie, de talent militaire, de connoissance du caractère de sa nation, et de ses soins pour le bien-être des troupes; enfin on voit qu'il savoit tirer parti de leurs vices même.

On assure que ces réglemens bizarres donnent du vrai caractère de ce fameux général, une idée plus juste que tout ce qu'on a écrit et débité sur son compte, et qui a été bien souvent marqué au coin de l'exagération.

Après avoir présenté ces aperçus sur les armées russes en général, occupons-nous des troupes qui en constituent la partie la plus singu-

lière. Ces hordes irrégulières, peu utiles dans un jour de bataille, et funestes à leur parti même, par les déprédations qu'elles exercent, sont cependant de nature à frapper vivement la curiosité par la singularité et la variété de leur uniforme, et par les mœurs des nations qui contribuent à leur recrutement.



Baskirs.

CHAPITRE XXI.

Troupes légères. Cosaques. Baschkirs.

—

Les troupes qui frappent d'abord les regards curieux de tout étranger lorsqu'il arrive à Pétersbourg, ce sont les Cosaques. Leur personne, leur tournure, leurs manœuvres, leur monture présentent un étrange disparate (1).

Les hommes sont vigoureux et ont un air martial; les chevaux présen-

(1) Voyez les deux cavaliers sur la planche ci-jointe.

tent l'apparence contraire. Petits de taille et rétifs, ils semblent faibles et languissans, et à tout moment vous craignez de les voir succomber sous leur cavalier. Rien de plus trompeur que ces apparences. Les chevaux cosaques résistent fort bien à la fatigue. Ils font des marches d'une longueur incroyable; ils passent du froid au chaud, des inclémences du jour à celles de la nuit, sans paroître souffrir la moindre incommodité.

Ces pauvres animaux ne connoissent point le luxe des rateliers, ni d'une abondante litière; jamais l'étrille ni un bouchon de paille ne polirent leur poil. Leur nourriture n'est pas moins misérable, et malgré ce dur traitement, ils sont d'une vigueur infatigable.



Kalmouk. Cosaque.

Comment ménageroit-on les brutes dans un pays où l'on épargne si peu les hommes?

Les soldats russes vivent à peu près de la même manière et ont fort peu de besoins.

Quoique les Cosaques forment aujourd'hui des régimens réguliers, leur paye n'est pas la même que celle de la cavalerie en général.

L'origine de cette brave milice vient d'une bande inquiète de fugitifs qui infestoit jadis Astrakan, les provinces de la Pologne russe, la Podolie et la Volhynie. Sortis de leur pays natal, les Cosaques errèrent sur les rives du Boristhènes; ils s'y emparèrent de plusieurs petites îles et vécurent de pirateries et de déprédations. Bientôt ils se rendirent for-

midables aux Turcs sur les bords de la mer Noire. Leurs courses maritimes, leurs fréquentes incursions dans les terres portèrent la désolation parmi leurs voisins.

Étienne Batori, roi de Pologne, résolut de mettre dans ses intérêts cette fière peuplade et de l'engager à servir dans ses armées. Il concéda aux Cosaques des terres en Ukraine avec de grands priviléges; il leur donna le droit d'être gouvernés par leurs propres chefs, et les mit en possession de la forteresse de Trétimiroff sur le Boristhènes.

Les successeurs de Batori ne furent pas aussi prudens; ils voulurent subjuguer des alliés qui leur donnoient de l'ombrage, et il en résulta des combats sanglans.

Les Cosaques, accablés par le nombre, et ayant affaire à de troupes mieux disciplinées, émigrèrent dans un vaste désert entre le Don et le Volga. D'autres gagnèrent les bords de la mer Caspienne, s'emparèrent de la ville d'Azoph et s'y fortifièrent. Cependant les Polonais continuant à les harasser, ils implorèrent le secours des Russes, à qui ils demeurèrent fidèlement attachés.

Nous parlerons ailleurs avec plus d'étendue des mœurs des Cosaques, en décrivant les pays qu'ils occupent.

On les distingue sous la dénomination de Cosaques du Don, de Cosaques de l'Ukraine, de Cosaques Tschernomoviski ou de la mer Noire, et de Cosaques de l'Oural.

Le Czar Pierre, enchanté d'une

acquisition aussi précieuse, leur permit de vivre sous la forme de gouvernement qu'ils affectionnent et qui est une sorte de démocratie militaire.

Leur chef qu'on nomme *Hetman*, est élu dans une assemblée générale des principaux de la nation, mais il reçoit du souverain de la Russie la confirmation de sa dignité. Cette charge est à vie.

Chaque ville à son gouverneur appelé aussi *Hetman* et dont les fonctions sont annuelles.

Lorsque le Czar prit les Cosaques sous sa protection, il les exempta de de toute espèce d'impôts, à condition qu'ils se présenteroient armés et équipés à leurs dépens, par-tout où il auroit besoin de leurs services.

On assure que les forces militaires

qu'ils fournissent, à la première réquisition de l'Empereur, montent à seize mille hommes.

Les bêtes à cornes et les chevaux font toutes leurs richesses; leurs habitations sont propres. Ils vivent de poissons et de viandes apprêtés de la manière la plus simple, et de fruits. Les hommes sont grands, bien proportionnés, et leur figure diffère de celle de tous leurs voisins. Ils sont endurcis à la fatigue, braves et actifs. Leur dialecte est un mélange de polonais et de russe. Jadis, sous la protection de la Pologne, ils étoient idolâtres, ils professent actuellement le Christianisme tel qu'il est établi en Russie.

Leur habillement est d'un genre tout-à-fait militaire et fort commode.

Ils ont une casaque de gros drap bleu, de larges pantalons et des bottes. Leur tête est coiffée d'un grand bonnet noir de peau de mouton. Du haut de cette coiffure pend un sac d'étoffe rouge, garni d'un galon blanc. Leur pantalon porte une large raie rouge sur les coutures ; le bonnet et les manches de l'habit sont bordés de la même couleur. Ils n'ont sur la poitrine qu'un seul rang de boutons. Leur taille est serrée d'une large ceinture de cuir, contenant des cartouches et à laquelle pend un long sabre (1).

(1) Voyez la planche ci-jointe. L'officier de la figure première appartient à une troupe d'élite. Son bonnet est plus riche et plus élégant.

L'homme que l'on voit au milieu est un Cosaque de la mer Noire. Nous décrirons ailleurs cette peuplade. Les Cosaques de la mer Noire n'ont pas d'uniformes fixes.

Leurs



Cosaque du Don. Officier des Coſaques. Coſaque Tchernomorscique.

Leurs armes principales sont une lance longue de huit pieds, quelquefois de douze, et une paire de pistolets.

Un ceinturon noir, passant sur l'épaule gauche, soutient une giberne d'étain, dans laquelle sont des munitions; souvent ils y attachent un fouet.

La selle des Cosaques est massive et grossière; elle forme un double coussin; la housse est quarrée et en drap peint de diverses couleurs.

Les chevaux sont petits et ressemblent à des bidets, leur queue et leur crinière sont longues, mal-propres et souvent couvertes de boue. Quelques soldats portent des moustaches, d'autres se dispensent de cet ornement.

Tel est l'habillement d'une classe de Cosaques. Il y a d'autres régimens habillés en rouge, à peu près de la même manière; seulement leurs bonnets s'élèvent plus haut, et sont garnis de velours rouge; une espèce de chemise descendant jusqu'aux genoux, sert encore à les distinguer des Cosaques bleus.

Les Cosaques de l'Oural ont à peu près le même uniforme, mais ils se distinguent par leur bonnet pointu (1).

Divers corps de Cosaques ne portent point leur fusil incliné sur les flancs du cheval, mais sur leur dos en bandoulière.

Les Cosaques, les Baschkirs et

---

(1) Voyez la figure ci-jointe.



Cosaque de l'Oural.



Cosaques régulier.

autres troupes légères, ne sont employés que pour aller à la découverte et faire des coups de main. Mais il y a aussi dans les armées russes des Cosaques réguliers, et tenus sur le même pied que la cavalerie de ligne (1).

Les Baschkirs descendent d'une race de Tartares appelés Tschalmates, et qui résidoient autrefois sur les bords du Kama. Le nom de Baschkirs est un sobriquet injurieux que leur ont donné leurs voisins; il signifie *loups*, et désigne leur penchant au pillage.

Le pays qu'ils occupent est dans les monts Oural; il s'étend jusque dans les déserts de la Tartarie, sur

(1) Voyez la figure ci-jointe.

les bords des rivières Ouy et Tobal. Il fut un temps où ils erroient vers la Sibérie méridionale, mais pour se soustraire aux vexations des Khans de Sibérie, ils ont choisi leur situation actuelle. De là ils se répandirent le long du Volga et de l'Oural, et se soumirent aux Khanates de Kazanie. Ce petit territoire ayant été subjugué par Ivan Vasilowitz II, ils furent contraints d'accepter la protection de la Russie.

En 1770, les Baschkirs comptoient parmi eux vingt-sept mille familles. Chaque famille se choisit son chef appelé Starchinis. Depuis long-temps ils ont renoncé au privilége d'être gouvernés par un Khan. Leurs maisons ou leurs cabanes d'hiver sont bâties à la manière russe. La

chambre principale est garnie de larges bancs qui servent tour à tour de siéges et de lits. La cheminée est de forme conique, haute de cinq pieds, et au milieu de l'appartement. La chambre n'en est pas moins remplie de fumée.

En été les Baschkirs habitent des tentes de feutre.

Les villages d'hiver contiennent depuis dix jusqu'à cinquante maisons : les camps d'hiver ne renferment jamais au delà de vingt tentes.

Les plus riches sont ceux qui se trouvent à l'est de l'Oural et de la province d'Isset. Quelques individus de cette nation ne possèdent pas moins de quatre mille chevaux ; ils les engraissent dans les riches pâturages des vallées jusqu'au mois de juin. Alors

les guêpes et d'autres insectes incommodes les forcent de chercher un abri dans les montagnes : ils en descendent au mois de juillet.

Ils possèdent aussi d'autres troupeaux, mais c'est dans leurs chevaux et leurs jumens que consistent leurs principales richesses : ils en tirent du lait et de la viande, ils font avec leur cuir des outres à contenir des liqueurs, et des vêtemens.

Malgré ces mœurs agrestes, les Baschkirs ne sont pas tout à fait dépourvus d'éducation ; ils est peu de nobles qui ne sachent pas lire et écrire. L'agriculture ne leur est pas étrangère, mais ils sèment peu de grains, et la récolte ne suffit pas à leurs besoins ; ils y suppléent en se procurant du blé par la vente de leur miel. Aussi

apportent-ils beaucoup de soins à la propagation des abeilles : ils établissent les ruches dans des troncs d'arbres creux, où ces insectes sont mieux à l'abri des animaux destructeurs et d'autres accidents. Souvent un seul homme possède jusqu'à cinq ou six cents de ces petites républiques industrieuses. J'ignore de quelle manière les Baschkirs recueillent le miel, mais d'après l'estime qu'ils ont pour leurs abeilles, il est probable qu'ils n'ont pas recours au procédé inhumain qui consiste à étouffer ces insectes avec de la fumée.

Les femmes font de la toile et fabriquent des draps grossiers et étroits qu'elles teignent elles-mêmes : ce sont elles qui font les habits de toute la famille. Les hommes des classes labo-

rieuses se livrent au travail plus pénible de fabriquer le feutre et de tanner les cuirs. Les individus des deux sexes portent des vêtemens de toile dont le fil est tiré de l'ortie ; ils ont de larges pantalons qui descendent jusqu'à la cheville. Ils sont chaussés de pantoufles à la manière orientale. Leur habillement de dessus est une longue robe ordinairement rouge, bordée de fourrure, et serrée par une ceinture où ils attachent leur poignard ou leur sabre (1).

Les gens du commun ont en hiver une pelisse de peau de mouton ; ceux d'un rang élevé un manteau de peau de cheval dont la crinière flotte sur leur dos. Ils ont un bonnet de drap,

(1) Voyez la planche.



homme et Femme Bashkirs.

de forme conique, tantôt orné de fourrure, tantôt uni, suivant les facultés du propriétaire.

L'habillement des femmes de distinction est de soie, la robe est boutonnée jusqu'au col, et attachée avec une large ceinture garnie d'acier. Elles sont souvent enveloppées dans un schall auquel pendent des verroteries, des coquillages et jusqu'à des pièces de monnoie.

Le plus grand régal des Baschkirs est du lait aigri. Ils en boivent copieusement pendant leurs fêtes qu'ils passent à chanter, à danser et à faire des courses de chevaux. Ils aiment à célébrer dans leurs chants les hauts faits de leurs ancêtres ou leurs propres exploits; ils y mêlent encore des chansons épiques ou amoureuses;

ils accompagnent toujours leur chant de gestes fort expressifs. Leur danse ressemble à celle que les paysans russes exécutent au son du luth ou *balalaïka* ; ils font toutes sortes de contorsions du visage et des mouvemens étranges des mains, des épaules et des hanches. Ils font d'ailleurs leurs pas avec beaucoup de grâce. Les femmes agitent élégamment un long schall qu'elles tiennent dans leurs mains.

Les soldats Baschkirs sont d'excellens archers et d'habiles cavaliers (1). Ils sont tenus de fournir à la Russie, à titre de tribut, un contingent de troupes de trois mille hommes au moins. Ils étoient au nombre de quinze cents sur les bords du Niémen,

(1) Voyez la planche ci-jointe.

lors de la campagne mémorable qui finit par la bataille de Friedland et la paix de Tilsitt. Ces troupes légères et des bandes de Kalmouks échangèrent une grêle de flèches contre les balles de nos soldats; mais les bulletins de la grande armée attestent que ces flèches portent à une distance beaucoup moindre que les fusils, et que l'effet n'en est pas très-dangereux.

Les Bashkirs ne regardent point comme un joug le service militaire auquel ils sont assujétis: c'est un devoir qu'ils remplissent avec joie.

Ces peuples ont pour la vieillesse le même respect que les anciens Spartiales: dans toutes leurs fêtes, les plus âgés occupent les places d'honneur; et s'il se trouve un étranger, ils le

placent auprès des vieillards. Leur langue est un dialecte tartare, très-différent de celui que l'on parle à Kasan. Ils sont Mahométans et livrés à toutes les superstitions des Orientaux.

La marche de leurs troupes est singulièrement pittoresque et imposante; on croiroit voir les armées de Gengis ou de Tamerlan. Les soldats Baschkirs ont pour armes défensives des cottes de mailles et des casques brillans; ils sont armés de longues piques, garnies d'une banderolle flottante, de sabres, d'arcs et de carquois contenant chacun vingt flèches. Les arcs sont courts, d'une forme asiatique et assez mal faits; les flèches ne sont pas bien garnies de plumes. Cependant ils les tirent avec une justesse merveilleuse.



Baskirs.

On porte à la tête de chaque escadron un grand étendard de forme fourchue. Il y en a de verts brodées de figures en or, d'un dessin très-curieux ; d'autres sont de drap rouge ou blanc, ayant au centre la lettre A, monogramme de l'empereur Alexandre.

Ces hommes sont robustes et d'une physionomie bizarre.

Les chevaux sont petits, et n'ont pas le poil plus propre que ceux des Cosaques.

Les chefs de Baschkirs ont des costumes magnifiques. Une brillante cotte de mailles d'un poli éclatant couvre leur corps jusqu'à la moitié des cuisses. Leur casque est garni d'un filet d'anneaux de fer qui tombe sur la nuque. Un caffetan écarlate

flotte sur leurs épaules, et ils sont montés sur de magnifiques chevaux persans; la chabraque qui garnit la selle est de peau de léopard (1).

Leur musique militaire est une flûte très-aigre, longue de deux pieds et percée de quatre trous. Indépendamment du bruit produit par l'instrument, les musiciens tirent du fond de leur gosiers des sons bizarres ressemblant, dit M. Ker-Porter, à ceux d'une serinette que l'on feroit jouer sous l'eau. Cette musique fait peine à entendre; le pauvre musicien reste si long-temps sans reprendre haleine que le rouge lui monte à la figure, et que tous ses traits se décomposent.

---

(1) Voyez la planche ci-jointe.



Tartare du Couban. *Calmouk.*



Kalmouk *Tartare du Cuban*

Les Kalmouks qui font partie des troupes légères, conservent leurs anciennes armes, l'arc et les flèches (1).

Leur bonnet a une forme peu élevée, et est bordé en haut d'une bande de fourrure.

D'autres corps de Kalmouks ont un uniforme très-différent. Les officiers portent une cotte de mailles entre deux habits ; ils ont un bonnet à côtes; ils sont armés d'un long cimeterre, et d'une masse de fer (2).

Enfin il y a d'autres Kalmouks disciplinés sur le pied européen. Ceux-ci ne sont plus armés de flèches, mais de mousquets. Leur longue lance est terminée par une

(1) Voyez la planche ci-jointe, figure 1re.

(2) Voyez la même planche, fig. 2.

banderole flottante. Leur bonnet, et en général leur uniforme, ressemblent beaucoup à ceux des Cosaques réguliers. (*Voyez la Planche*).

Les Kirguis, ennemis invétérés des Baschkirs se réunissent cependant avec eux sous les mêmes drapeaux. Sous le règne de l'impératrice Anne, leur nation entière, qui habitoit les confins de la Chine, se mit sous la protection de la Russie. Sa bravoure et son nombre ne contribuèrent pas peu à maintenir la tranquillité sur les frontières.

Cette nation belliqueuse passe pour descendre des Sarmates. Son territoire couvert d'un grand nombre de villages, s'étend depuis le fleuve Oural et la mer Caspienne, à l'est, jusqu'aux monts Irtiches et



Cavaliers Kalmoukes.

Altay, les remparts naturels de la Chine. La mer d'Oural et la Boucharie le bornent au sud. Les Kirguis sont armés d'arcs et de flèches, et très-mal montés; ils ont des manteaux à la mode orientale, des caffetans bleus et des bonnets à la chinoise, fourrés on unis. Ils ont beaucoup de ressemblance avec les Chinois, leurs voisins, par leur teint et leur figure (1).

Les troupes se divisent par bandes de cent hommes, l'officier qui les commande se distingue par sa ban-

(1) Voyez les trois guerriers représentés sur la planche ci-jointe. Le premier a un bonnet pointu à la chinoise; le second, un bonnet assez semblable à celui des anciens phrygiens. Le bonnet ou chapeau du troisième, ressemble à la coiffure des mandarins chinois.

nière qui ne ressemble pas mal à un mouchoir de soie parsemé de gros points d'une teinte différente. La couleur des banderolles flottantes au bout des lances, distingue aussi les compagnies.

Les Kirguis sont armés d'arcs et de flèches, et quelquefois de mousquets. Ils ont au bout de leurs fusils une fourche de bois ou de fer en guise de baïonnette (1).

Leurs femmes sont surchargées de schalls, de broderies, de colliers, de franges, et d'ornemens de toute espèce. Cependant elles sont très-modestement vêtues ; on n'apperçoit pas leurs mains, à cause de la longueur

(1) Voyez la figure du milieu dans la planche ci-jointe.

des manches, et leur figure est la seule partie de leur corps que l'on puisse voir, quand elles ôtent leur voile.

L'estampe suivante représente encore un Kirguis et deux femmes de cette nation. L'homme porte en bandoulière un fusil garni d'une fourche, comme celui de la planche précédente. Son bonnet à large rebord est échancré par-devant. Les femmes ont une coiffure cylindrique, formée d'un schall roulé.

CHAPITRE XXII.

Gouvernement. Princes. Distinction des rangs. Autorité de l'Empereur Alexandre Ier et sa cour. Notice sur l'Impératrice régnante. Fêtes brillantes de la cour.

Il a fallu sans doute beaucoup d'art et de politique, et sur-tout une énergie peu commune pour réunir sous une même forme d'administration tant de peuples différens, tant d'élémens si disparates.

Aujourd'hui la marche du Gouvernement est plus ferme et plus sûre, parceque les peuplades qui entouroient la Moscovie, sont depuis



1. Guerrier Kirguis.
2. et 3. Femmes Kirguises.

long-temps soumises. Les chefs qui les commandoient, dépouillés de leur autorité, n'ont laissé à leurs successeurs d'autre ambition possible que celle de se disputer les bonnes grâces du souverain et les emplois honorables ou lucratifs.

Il existe en Russie plus que dans tout autre pays, un grand nombre de seigneurs revêtus d'un titre analogue à celui de *princes*. Il est facile d'en concevoir le motif. Cet empire comprend à lui seul environ la *septième* partie de tout le continent terrestre. La Russie occupe à peu près la moitié de l'Asie et est deux fois plus considérable que l'Europe. Cette immense étendue de territoire étoit, il n'y a pas plus de trois siècles, gouvernée par des princes héréditaires

et indépendans ; il ne faut donc pas s'étonner si un grand nombre de leurs descendans ont encore des possessions considérables, et s'ils vivent d'une manière conforme à leur naissance.

Knœs est le mot russe qui signifie prince. Ceux de ces petits souverains qui parvenoient à soumettre temporairement leurs voisins, prenoient le titre de *velikie knœs* ou grands princes. C'étoit tautôt celui de Novogorod qui avoit l'avantage, tantôt celui de Kief, tantôt celui de Vladimir, etc. Il fut un temps où les Khans de Tartarie dictèrent des lois à tous. En un mot, des guerres continuelles ensanglantèrent cette contrée jusqu'à ce que la valeur de Ivan Vasilovitz II, eût mis ces nombreuses principautés



Homme et Femme Kirguis.

sous le même joug et que ce grand homme eût pris le titre de Czar, ou Empereur.

Voilà pourquoi il se trouve en Russie tant de princes qui sont issus du sang d'anciennes familles souveraines. Qnoique les domaines de quelques-uus d'eux soient sur les frontières de la Chine, de la Tartarie, et sur les bords de l'Océan Pacifique, tous se réunissent au centre de l'empire. Ils passent ordinaîrement l'hiver à Moscou, et y mènent un train digne de véritables rois.

Le titre de duc n'existe pas en Russie à proprement parler. Ce que nous appelons grand-duc n'est autre chose que grand prince; on donne ce nom aux enfans de l'empereur; ils se nomment aussi *Czarewitz*, c'est-à-dire, fils de Czar.

Le titre de boyar est inférieur à celui de prince.

Les vaivodes sont les gouverneurs de provinces. Les titres de comtes et de barons ont été introduits par Pierre-le-Grand qui s'efforçoit de modeler en tout son empire sur les autres grandes sociétés européennes.

Voici les titres que prenoit l'impératriee Catherine II; je ferai observer que les souverains de cet empire ne mettent jamais leur nom avant celui du monarque suprême de l'univers :

« Par la grâce de DIEU, CATHERINE II, impératrice et AUTOCRATE de toutes les Russies, de Moscou, Kief, Vladimir, Novogorod, etc. Czarine de Kasan, Czarine d'Astracan, Czarine de Sibérie, Czarine de la Chersonèse Taurique; grande-princesse de

Smolensko; princesse de Pskoff, d'Esthonie, de Livonie, de Karélie, de Twer, d'Yugorie, de Pernie, Vatka, Bulgarie, et autres lieux; grande-princesse de Nischney-Novogorod, de Tschernigof, Riazane, Polotsk, Rostof, Yaroslaf, Bielosero, Udorie, Obdorie, Kondie, Vitepsk, Mestislaf; souveraine de toute la région septentrionale et du pays d'Ibérie; des Czars de Kartalinie et de Grusinie, du pays des Kabardiniens, des Circassiens, des princes des montagnes et autres; princesse héréditaire et souveraine. »

Quoique l'ordre de la succession au trône de Russie ait été plus d'une fois interverti, la monarchie est cependant reconnue comme héréditaire. Catherine II, après avoir dé-

trôné Pierre III, son mari, garda entre ses mains la puissance suprême, au lieu de la remettre au grand-duc Paul, héritier légitime. Cependant elle vécut avec ce jeune prince en assez bonne intelligence, et ne craignit point que sa présence à la cour enflammât l'esprit de faction.

Dans les temps ordinaires, l'héritier présomptif du trône est investi par le seul fait de la mort de son prédécesseur, et, en vertu de cette règle, admise dans tous les pays civilisés : *le mort saisit le vif.*

L'autorité du monarque est absolue, et le titre d'*autocrate*, qui signifie gouvernant par lui-même, le prouve suffisamment. Ni le conseil, ni le sénat, ne peuvent s'opposer aux volontés du souverain; mais ces corps

sont investis d'attributions fort étendues, et leur influence est considérable.

Le sénat n'est point un corps de représentans, mais, en quelque sorte, un tribunal suprême chargé de veiller à l'exécution des ukases impériaux.

L'administration publique se divise en plusieurs colléges, tels que le collége des affaires étrangeres, celui de la guerre, celui de l'amirauté, ceux de la justice, du commerce, et même de la médecine.

La plupart de ces établissemens résident à Pétersbourg. D'autres siégent à Moscou, ou, du moins, sont obligés d'y tenir leur principale session.

La noblesse russe se divise en deux

classes : l'une est héréditaire, l'autre est la récompense d'anciens services.

Tout noble, même non titré, jouit de certains priviléges, tels que le droit de posséder des terres et des vassaux, par voie de succession ou d'achat; mais sa noblesse ne lui confère point un titre absolu à exercer les charges de l'administration; il ne parvient que par degrés aux divers emplois militaires ou civils, et le simple bourgeois, qui se consacre à l'une et l'autre carrière, peut, par son mérite, parvenir comme les nobles eux-mêmes aux fonctions les plus élevées. Tout bourgeois qui, dans les fonctions militaires ou civiles, a obtenu le grade d'officier, est ennobli; mais il ne peut transmettre cette distinction à ses enfans : il faut

pour cela qu'il soit parvenu au rang d'officier supérieur.

Les emplois civils ou judiciaires sont assimilés pour leur gradation aux fonctions militaires; en voici le tableau.

Le poste de grand-chancelier, ou premier ministre, répond à celui de *feld-maréchal.*

Les vices-chanceliers, ministres d'état, grands chambellans, et autres grands fonctionnaires, et quelques membres du conseil de cabinet, sont assimilés aux *généraux de cavalerie ou d'infanterie.*

Les conseillers ordinaires du cabinet ont le rang de *lieutenans-généraux.*

Les membres du conseil d'état, et

les chambellans, vont de pair avec les *généraux-majors.*

Les simples conseillers et les valets-de-chambre avec les *brigadiers.*

Les membres de la chancellerie et des colléges, avec les *colonels.*

Les conseillers de cour, avec les *lieutenans-colonels*

Les assesseurs du collége, avec les *majors.*

Les secrétaires de collége, avec les *capitaines.*

Les interprètes-traducteurs, avec les *adjoints à l'état-major.*

Les auditeurs, avec les *lieutenans*, etc.

Nous avons dit ailleurs que les enfans des nobles sont, en général, destinés à l'état militaire. Les uns reçoi-

vent leur éducation dans la maison paternelle, et sous les yeux des gouverneurs qui sont d'ordinaire français, anglais ou allemands. D'autres sont élevés dans des corps de cadets.

Les demoiselles de condition reçoivent aussi une éducation soignée dans le couvent de Woskressenski, près de Pétersbourg : elles y sont reçues à l'âge de six ans, et en sortent à dix-huit ou dix-neuf. Cette institution admet deux cent quarante demoiselles nobles, et un pareil nombre de filles de bourgeois.

Les boyars, ou seigneurs russes, étoient autrefois extrêmement grossiers, et traités par leur maître avec une barbarie qui répondoit à celle de leurs mœurs. La cour avoit peu d'éclat; le prince étoit entouré de

ses guerriers, et vivoit comme dans un camp. Il n'y régnoit point de luxe; les femmes de l'empire, les plus distinguées par leurs grâces et leur beauté, n'étoient point appelées à la cour pour en faire l'ornement.

La cour de Russie ressemble aujourd'hui à presque toutes celles de l'Europe; l'étiquette y est à peu près la même. Paul Ier, dit-on, voulut faire revivre l'antique rudesse des mœurs; mais l'impulsion étoit donnée, et la noblesse russe ne pouvoit rétrograder du pas avancé qu'elle avoit fait dans la civilisation.

Alexandre Ier, fils et successeur de ce monarque, soutient avec beaucoup de grâces la dignité de son rang.

Ce prince, dit M. Ker-Porter, a le caractère extrêmement doux, la

démarche aisée, et une grâce infinie dans tous ses gestes. Ses yeux annoncent la bonté de son cœur, et ses lèvres sont toujours prêtes à sourire. Il ne se passe point de jour qu'il ne donne des marques de sa bienveillance, et de son amour pour son peuple. Il lui en coûte tant de punir les criminels, que souvent la plus tendre compassion fait taire sa justice.

Il est bien fait, sa figure est affable et engageante ; ses traits en un mot respirent la douceur de son âme. Il est blond, ses yeux sont bleus, et quoiqu'il ait peu de couleurs, sa figure cependant annonce un tempérament sain et robuste. Sa taille est d'environ cinq pieds cinq pouces de France. Il est né au mois de dé-

cembre 1777. et se trouve par conséquent dans toute la vigueur de l'âge.

Lorsque nous lui fûmes présentés (1), dit le même voyageur, l'empereur, suivant l'étiquette de la cour, passa tout droit, et ne salua que les étrangers. Après avoir satisfait à cette partie du cérémonial, le prince revient dans la galerie et s'entretient avec les personnes qui ont l'honneur de lui être présentées. Il montre cette aisance, cette dignité tempérée par la grâce, qui siéent si bien aux têtes couronnées.

Les fêtes de la cour sont brillantes. Elles ont lieu, non-seulement à l'anniversaire des grands événemens

(1) Au mois de janvier 1806.

glorieux pour la monarchie, ou à l'anniversaire de la naissance des princes et princesses, du couronnement, etc.; mais encore pour célébrer certaines fêtes du calendrier russe. Telle est, par exemple, la fête de St.-Nicolas, en l'intercession duquel la nation entière a la plus grande confiance.

La fête de St.-Nicolas est un jour sacré parmi les Russes. Quelquefois les généraux attendent cet anniversaire pour donner une bataille ou un assaut. C'est ce jour-là qu'on aime à commencer quelque entreprise difficile : on est persuadé qu'il *porte bonheur.*

Cet anniversaire se célèbre à la cour avec beaucoup d'ostentation.

Nous arrivâmes, dit M. Ker-Porter, au palais d'hiver à onze heures

de l'après-midi (1). On nous introduisit dans un grand salon où une foule d'officiers et de seigneurs attendoient l'arrivée de la famille impériale. Au bout de quelques minutes le bruit que nous entendîmes vers l'extrémité de l'appartement, annonça l'entrée de la cour; on se sépara en deux haies à droite et à gauche. Trente chambellans de service, en habits richement brodés, ouvroient la marche; chacun d'eux portoit à son habit une clef d'or attachée à un ruban bleu. La jeune Impératrice, habillée de satin blanc brodé en or, parut ensuite.

Cette princesse n'est pas grande, mais sa taille est gracieuse et bien

(1) Au mois de novembre 1805.

prise ; sa physionomie est affable et intéressante ; elle a des yeux bleus d'une douceur charmante, et un teint extrêmement délicat. Malheureusement une espèce de capuchon cachoit la partie inférieure de sa figure, et allongeoit bizarrement sa taille : ce reste barbare du goût gotique détruit la plus grande partie des grâces d'une femme. Malgré ce désavantage, la jeune impératrice me parut charmante. Un air de mélancolie qu'elle ne pouvoit déguiser ajoutoit aux grâces d'une figure déjà si séduisante par elle-même. La cause de sa tristesse étoit facile à deviner : l'empereur venoit de partir pour la campagne dont la bataille d'Austerlitz fut pour les Français le glorieux dénouement.

Cette princesse gémissoit d'ailleurs de la perte encore récente d'un enfant chéri et unique (1).

En passant auprès des seigneurs et des militaires, elle s'entretint avec eux de la manière la plus affable; sa douceur dégénéroit presque en timidité. Sa voix a une mélodie particulière.

L'impératrice étoit suivie d'un cortége nombreux de dames d'honneur et de courtisans. Nous nous mêlâmes à la foule et entrâmes dans la chapelle. Cet édifice est loin d'être vaste, il offre à peu près le même aspect que les églises russes, mais les décorations sont plus riches et de meilleur goût.

(1) Cette perte n'est pas encore réparée.

Une grosse lampe d'or massif suspendue à la voûte, est toujours allumée. De nombreux choristes vêtus de robes écarlates richement brodées, étoient rangés sur deux lignes opposées. Sa Majesté (la seule personne de la famille impériale qui fût présente, parce que les autres étoient ou en voyage ou indisposées) s'avança de quelques pas et entendit debout le service qui dura plus d'une heure.

Après l'office l'évêque métropolitain et le clergé vinrent saluer l'impératrice. Elle leur présenta la main qu'ils baisèrent, et en même temps, suivant l'usage du pays, elle toucha leur joue droite de la sienne.

Ce spectacle étoit imposant et pittoresque.

On ne peut imaginer de contraste plus piquant que la vue d'une jeune et jolie Impératrice rayonnante de beauté en présence d'un vénérable prélat dont la longue barbe blanche ombrageoit la poitrine. Les autres prêtres dans leur costume non moins imposant, faisoient un contraste fort singulier, avec de jeunes seigneurs vêtus d'habits brodés ou d'élégans uniformes. Quelques officiers étrangers, des Cosaques, des Géorgiens et des princes de l'intérieur de l'empire complétoient ce spectacle étrange.

Après la cérémonie du salut, on se retira dans le même ordre.

Il y avoit dans la suite de l'Impératrice quelques dames assez jolies, mais leur beauté s'éclipsoit auprès de la sienne.

Détournons un moment nos regards des rites imposans de la religion, pour les porter sur des amusemens profanes.

M. Ker-Porter fut témoin, pendant l'hiver de 1806, d'un bal masqué public, lequel fut donné dans le palais d'hiver, et où l'on admit indistinctement tout le monde, depuis les membres de la famille impériale jusqu'aux simples marchands. L'étiquette en fut bannie.

Les salons, les galeries, toutes les parties en un mot de ce vaste édifice étoient illuminées.

Le dôme de la grande salle de S.-Georges brilloit comme un ciel de cristal. Il n'est point de pays où l'on pousse plus loin qu'en Russie le luxe des illuminations : les plus pauvres

maisons des particuliers en offrent la preuve.

Quinze cents personnes rassemblées dans un même local y causoient une foule et une chaleur insupportables. Quelques-uns de ces spectateurs que le bain n'avoit point purifiés laissoient échapper des odeurs que ne pouvoient neutraliser les parfums ni les essences précieuses dont s'étoient munies les personnes de la cour.

Les nobles avoient des costumes Vénitiens ou d'autres de fantaisie. Quelques-uns avoient conservé leur habillement ordinaire.

Ce qu'il y avoit de plus curieux, c'étoient les femmes des riches marchands dont le costume national étoit par lui-même une mascarade. Elles donnoient le bras à leurs maris vêtus

de lourds cafetans et portant de longues barbes. On eût dit des magiciens accompagnant des fées.

Ce qui me plaît le plus, dit M. Porter, dans la toilette de femmes, c'est une couronne qui a la forme des couronnes ducales, composée entièrement de perles. Les cheveux des filles sont relevés par derrière cet ornement; ceux des femmes mariées sont cachés tout-à-fait. Le reste de leur habillement offre une prodigalité de fourrures, de galons d'or ou d'argent. Ce n'est que pendant le carnaval ou pendant les fêtes solennelles que les dames se permettent ce pompeux attirail.

On retrouve souvent dans ces fêtes les costumes variés de toutes les provinces de l'Empire, soit que des personnes de ces contrées établies

momentanément à Pétersbourg y aient été invitées, soit que les courtisans revêtent par plaisir ces habillemens pittoresques.

C'est ainsi que les bals de la cour offrent des femmes Grecques remarquables par la singularité de leur coiffure comique (1), des femmes Metchéraikes, et jusqu'à des familles Tartares de Katchin en Sibérie.

Les Metchéraikes établis dans les gouvernemens d'Oufa et d'Oldenbourg, habitoient jadis les mêmes pays que les Morduans; mais ils se sont retirés chez les Baschkirs à qui ils payoient vingt-cinq kopeks (vingt-cinq sous) de rente féodale par ménage. Depuis, le plus grand nombre

(1) Voyez une des planches du tome suivant.



Femme Tartare de Katchin. — Fille et Femme Bratsquienne — Fille Tartare de Katchin

s'est mis sous la protection des Russes.

Les femmes sont vêtues de longues robes très-simples ou des coiffures de diverses formes dont l'estampe que l'on verra ailleurs donnera une idée plus exacte que toute description écrite.

L'autre estampe que nous joignons à notre texte, représente des femmes et filles Tartares de Catchin, et deux femmes Bratzkiennes (1).

Chez ces peuples comme en général dans toutes les hordes de Tartares, les femmes fument aussi bien que les hommes. Quelquefois, à la vérité, ce n'est pas du tabac qu'elles brûlent dans leurs pipes, mais diverses herbes odoriférantes.

La famille impériale parut à neuf

(1) Voyez la planche.

heures, elle traversa la foule, accompagnée d'un cortége que l'on nomme *Polonage ;* ce cortége est composé de personnes de distinction de l'un et de l'autre sexe, marchant deux à deux.

L'auguste famille parcourt successivement toutes les chambres et se mêle familièrement avec toutes les classes de sujets.

Les princesses étoient habillées suivant l'ancienne mode Moscovite. Le costume des Tartares de Casan, homme et femme, dont on trouve la description dans l'estampe ci-jointe peut en fournir quelque idée. Leurs robes étoient brodées de perles. Leur coiffure étoit un bonnet pyramidal entièrement couvert de joyaux de couleur. Ce bonnet, qui a près de trois



Homme et femme Tartares de Cazan.



pieds de haut, doit paroître du plus mauvais goût ; mais ce n'est pas encore là le plus ridicule. Du haut de cette *mître* monstrueuse pend un énorme voile de soie broché, qui tombe au milieu du dos.

On y voyoit aussi des déguisemens à la polonaise. Les trois figures comprises dans une estampe qui se trouvera plus loin, ne présentent que des militaires ou de petits bourgeois, mais le costume des grands a la même forme, il ne se distingue que par une plus grande richesse.

C'est peut-être de ces déguisemens à la polonaise, dont le nombre étoit plus considérable autrefois qu'il ne l'est aujourd'hui, que le cortége qui accompagne le prince a pris son nom de *polonage*.

L'empereur et sa famille restèrent deux heures au bal, et se retirèrent à l'Hermitage, où les attendoit un souper magnifique.

Le théâtre de l'Hermitage où l'on donne souvent pendant l'hiver des opéras et des bals masqués ou non masqués, avoit reçu exprès pour cette occasion des ornemens tout nouveaux. Il est sous la direction d'un Italien nommé Gonzalo.

Le roi Stanislas donne à cet artiste décorateur, le nom de *Gonzaga*, c'est, selon lui, le plus habile homme de l'Europe dans son art. Le théâtre est fort petit, et la disposition en est telle, que les principaux spectateurs sont placés derrière l'orchestre, à six pas seulement des premières décorations. Cependant l'illusion est com-

plétement ménagée, et les paysages sont dignes du pinceau de Breugel.

Ce prince parle sur-tout avec enthousiasme d'un rayon de soleil passant à travers la fenêtre d'une prison, et dont l'effet étoit parfaitement rendu.

Revenons à la fête décrite par M. Porter.

Le parterre avoit été mis de niveau avec le théâtre. Sur cette plateforme s'élevoient les tables destinées au festin. La toile ordinaire étoit remplacée par un tissu d'or relevé en draperies élégantes, et bordé de verres taillés à facettes. Derrière s'élevoit une tente magnifique dans le genre turc. Au centre pendoit un lustre dont les innombrables cristaux réfléchissoient de tous côtés des torrens

de lumière. Ce même lustre étoit entouré d'un filet de verre transparent dont les grillages délicats, formant autant de prismes, décomposoient la lumière, et réfléchissoient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Des cordons et des nœuds formés également avec du verre, croisoient en différens sens les draperies de la tente. Au-dessous étoit une rangée circulaire de rosiers en pleine floraison. Des arcades placées quelques pas en avant des rosiers présentoient des devises et d'élégantes arabesques. Les ouvertures étoient fermées par un *filigrane* de verre plus fin qu'une toile d'araignée. On y avoit peint en couleurs opaques des figures de sylphes, qui sembloient voltiger au milieu des airs. Des lumières cachées éclairoient cette

gaze d'un nouveau genre, et y produisoient à peu près le même effet que les rayons du soleil vus à travers une petite pluie.

En entrant dans ce lieu enchanté, on se fût aisément persuadé que c'étoit une mine de diamans où des génies alloient tenir leur banquet aérien. Ce qui ajoutoit encore à tant de prestiges, c'étoit une symphonie produite par des instrumens cachés, qui avoient les sons moelleux de l'orgue, de la harpe éolienne, où de l'harmonica. Les sons paroissoient sortir du bosquet de rosiers.

CHAPITRE XXIII.

Religion russe. Epoque de l'établissement du Christianisme en Moscovie. Sacremens dans le rite grec. Cérémonies du mariage et des obsèques. Moines et religieuses.

La religion russe est le schisme oriental ou l'église grecque. Elle respire la plus généreuse tolérance. Nul n'est exclu des emplois publics à raison duculte qu'il professe. La seule restriction qui existe à cet égard, c'est que tous les membres de la famille impériale doivent suivre le rite grec, et qu'il n'est pas permis aux

Russes une fois entrés dans ce culte, d'en faire l'abjuration.

Le rite grec remonte à une haute antiquité, il est répandu dans la plus grande partie de la Grèce, dans les anciennes îles grecques, la Moldavie, la Valachie, l'Egypte, la Nubie, la Libye, l'Arabie, la Mésopotamie, la Syrie, la Cilicie et la Palestine, dans toute la Russie d'Europe et d'Asie, dans la Sibérie et la Géorgie, à Astracan, Casan; etc.

La princesse Olga, aïeule de Vladimir le Grand est la première personne de qualité qui en Russie ait été convertie au christianisme. Elle alla se faire baptiser à Constantinople, et fut présentée sur les fonts par l'Empereur Constantin Porphyrogénète, qui lui donna le nom d'Hélène.

Son fils le superbe Sviatoslaf refusa d'abjurer l'idolâtrie ; son petit-fils Vladimir non moins féroce n'eut aucun égard à ses pieuses exhortations.

Cependant le temps fit ce que n'avoit pu obtenir la tendresse d'une mère. Vladimir non-seulement se convertit, mais il engagea les familles les plus considérables de l'Empire à embrasser le christianisme. Il rendit hommage à la croix devant les autels de Constantinople, épousa une sœur de l'Empereur, et amena avec lui des prêtres et des instituteurs habiles, afin de propager parmi toute sa nation la doctrine de l'église grecque.

Rien ne sauroit exprimer la différence qui se fit tout à coup entre

Vladimir plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie, et Vladimir éclairé par le christianisme. Dans les commencemens de son règne, lorsque sous le titre de grand-prince, il portoit ses conquêtes aux extrémités de la Russie, l rendoit grâce à ses dieux barbares en immolant sur leurs autels les prisonniers qu'il avoit faits pendant la guerre, ses courtisans, encore plus cruels, non contens de voir verser tant de sang humain insinuèrent à Vladimir qu'une victime choisie parmi ses propres sujets, seroit encore plus efficace pour lui rendre les dieux propices.

Vladimir désigna en conséquence un jeune Chrétien, fils d'un homme très-respectable. Le malheureux père refusa de le livrer. Le prince,

furieux de ce qu'il appeloit un sacrilége, fit forcer les portes de la maison. Le père et le fils furent immolés dans les bras l'un de l'autre.

Vladimir ordonna ensuite que l'on augmentât le nombre des idoles dans la ville de Kieff; il érigea une nouvelle statue à la déesse Pérune dans la principauté de Novogorod.

Quelque temps après ces actes d'un fanatisme barbare, un Grec parut à la cour du prince. Ce sage gagna sa confiance, et lui parla avec tant d'onction de la vérité et des dogmes du christianisme que le monarque déclara sentir les bienfaits de la foi. Il reçut le baptême sous le nom de Basile, et éprouva dans son caractère un changement presque miraculeux. Toutes les idoles furent ren-

versées. Vladimir renvoya ses concubines qui étoient au nombre de plus de quatre cents, et demeura fidèle à la seule princesse Anne qu'il avoit amenée de Constantinople.

Il fonda des églises et des écoles, bâtit des villes et y fixa des familles qui jusqu'alors avoient vécu à demi-sauvages dans les bois. Les prisonniers de guerre, au lieu d'être sacrifiés aux idoles, furent envoyés dans les différentes parties désertes de l'Empire pour les peupler.

Les jours de fête, Vladimir traitoit à ses dépens tous les habitans de sa capitale. Ceux que l'âge ou les infirmités empêchoient d'assister au festin public recevoient chez eux de quoi faire un excellent repas.

Ce prince jadis si sanguinaire de-

vint si humain, qu'un jour, obligé de prononcer une sentence de mort contre un grand scélérat, il s'écria douloureusement: qui suis-je, moi, pour condamner à mort un de mes semblables?

Les peuples entraînés par son exemple, embrassèrent à l'envi le christianisme; Vladimir mourut à Berestof en 1015; et fut mis au nombre des Saints du rite grec.

Cette église reconnoît le dogme de la Trinité, avec cette différence que l'Esprit-Saint, au lieu de procéder du Père et du Fils, procède du Père seul.

Les Grecs invoquent les saints, comme des intercesseurs, mais non comme participant à la nature divine. Ainsi on auroit tort de les

accuser d'idolâtrie. Ils rendent le même culte à la Vierge et aux apôtres.

C'est encore d'après ce principe qu'ils honorent les images. On ne les expose pas à la vue des fidèles pour être adorées comme des objets sacrés, mais pour rappeler le souvenir des bienheureux dont elles offrent la ressemblance.

On reconnoît dans l'église grecque sept mystères ou sacremens, savoir : le Baptême, le Saint-Chrême (qui répond à la Confirmation) l'Eucharistie, la Confession, l'Ordre, le Mariage et l'Extrême-Onction.

Le baptême se fait avec un cérémonial différent de celui qui s'observe dans l'église latine.

Dès qu'une femme est devenue

mère, un *pope* ou prêtre est appelé dans sa chambre, et rend à Dieu des actions de grâces pour la mère et pour l'enfant. Le huitième jour on porte l'enfant à l'église où il reçoit un nom. Il est d'usage d'ajouter aux prénoms que choisissent les parens, le nom du saint auquel le jour est dédié dans le calendrier; trente deux jours après, on procède à la *purification* de la mère. Vient ensuite une cérémonie qui n'a point de temps fixé, et qui dépend du plus ou moins d'intelligence de l'enfant; elle consiste dans la renonciation à Satan et à ses œuvres.

Tout cela ne constitue pas encore le Baptême qui consiste dans une triple immersion.

Le Saint-Chrême ou la Confirma-

tion a lieu immédiatement après le Baptême. Le prêtre oint les diverses parties du corps de l'enfant ou du prosélyte, en faisant le signe de la croix. Sept jours après l'Onction sacrée, le cathécumène est purifié par une ablution, et reçoit la tonsure.

Il est d'usage qu'après le Baptême, le prêtre attache au cou de l'enfant une petite croix d'or, ou d'une autre matière précieuse.

Dans l'Eucharistie on communie sous les deux espèces. On mêle le vin avec de l'eau tiède. Les laïques ne boivent pas immédiatement dans le calice; on leur donne le pain qui y a été trempé. Cette coutume est véritablement étrange; elle semble confondre les sectateurs du rite grec

avec le traître Judas, le seul des disciples à qui Jésus ait donné du pain trempé.

» ...... Et ayant *trempé un morceau* de pain, il (le Christ) le donna à Judas Iscariote, fils de Simon. Dès qu'il eut prit ce morceau, Satan entra en lui. (Evangile de Saint-Jean, chap. 13, v. 26 et 27).

C'est donc par humilité que les Grecs schismatiques s'assujétissent à un pareil cérémonial.

Le dogme de la prédestination est admis dans l'église grecque. Ses théologiens défendent le principe de la prescience de la nature divine.

Les Russes font des prières pour les morts, quoiqu'ils ne croient pas au purgatoire. Ces cérémonies sont plutôt un tribut de tendresse payé

à la mémoire des morts qu'un rite régulier et nécessaire.

Pierre Mogilas a publié en langue grecque la confession de la *foi Catholique* (1) *et Apostolique* des Grecs et des Russes. En voici l'extrait.

Les commandemens de l'église sont au nombre de neuf : Assister au service divin. Observer les quatre grands jeûnes. Vénérer les oints du Seigneur. S'approcher du tribunal de la pénitence dans la confession auriculaire. Ne point lire de livres hérétiques. Prier pour les Puis-

(1) Le mot *catholique* signifiant universel, cette dénomination est souvent prise par des sectes séparées de l'église romaine. Les anglicans le prennent quelquefois ; aussi distinguent-ils les catholiques romains par le nom de *papistes*.

sances spirituelle et temporelle, et pour la conversion des infidèles. Observer les jours de jeûne fixés par les pères. Ne point envahir les propriétés de l'église. Ne point se marier un jour de jeûne.

Les sept dons du Saint-Esprit sont : la sagesse, le jugement, le conseil, la force, l'intelligence, la piété et la crainte de Dieu.

Les trois péchés contre l'Esprit-Saint sont : la présomption, le désespoir et l'hérésie.

Les sept péchés mortels sont : l'orgueil, l'avarice, la fornication, l'envie, l'intempérance, la colère et la paresse.

Les péchés qui entraînent la vengeance des hommes sur la terre sont : le meurtre, le vol, l'oppression de la

veuve et de l'orphelin, et l'action de priver un ouvrier de son salaire.

Les sept actes de charité pour le corps sont : nourrir ceux qui ont faim ; donner à boire à ceux qui ont soif; habiller ceux qui sont nus; soulager les prisonniers; visiter les malades; accorder l'hospitalité aux étrangers; et enterrer les morts.

Les sept actes de charité pour l'âme sont : convertir les pécheurs; instruire les ignorans; donner des conseils à ceux qui en demandent, prier pour nos voisins; souffrir patiemment les injures; et pardonner à nos ennemis.

Le mariage chez les Russes présente un mélange des cérémonies juives, et de celles que les anciens Romains avoient empruntées des

Grecs. On y voit le flambeau de l'hyménée, les couronnes de roses, la coupe sacrée et le voile.

Les cérémonies sont au nombre de trois; elles se pratiquoient jadis à de certains intervalles, mais on les cumule aujourd'hui.

La première consiste dans les *fiançailles*. Les deux époux se jurent une fidélité réciproqne, en changeant d'anneaux. Autrefois l'homme recevoit un anneau d'or et la femme un anneau d'argent; aujourd'hui l'une et l'autre bague sont en or. Le prêtre fait tenir au nouveau couple des cierges allumés qui ont la même signification que la torche nuptiale chez les Payens; ce cérémonial se fait dans l'église; et ordinairement le soir.

Le second rite qui constitue prin-

cipalement le mariage, s'appelle le *couronnement nuptial*, parce que les deux époux ont chacun une couronne de fleurs. Ceux qui se marient, étant déjà veufs, sont dispensés de cette partie du cérémonial. On regarde chez les Russes comme très-scandaleux de convoler en secondes noces; il n'est pas permis de contracter un quatrième mariage.

Autrefois les couronnes étoient de fleurs; elles sont à présent d'or ou d'argent, et souvent d'un travail délicat.

Les deux époux entrent dans le sanctuaire, tenant à la main des cierges allumés; le prêtre les précède avec l'encensoir; il entonne l'hymne nuptial, et demande ensuite séparément aux deux époux

s'ils veulent se prendre pour mari et pour femme. Après leur réponse affirmative, le prêtre les bénit, et fait à la divinité des invocations pour leur bonheur. Cette cérémonie est suivie de la lecture de l'épître de St-Paul, sur les devoirs du mariage. On récite d'autres prières, et l'on apporte le calice, que le prêtre présente trois fois aux époux, d'abord au mari, ensuite à la femme. Il les prend par la main, et suivis des *paranymphes* (les jeunes garçons et les jeunes filles de la noce), ils font trois fois le tour de l'autel en marchant de l'occident à l'orient.

Le prêtre bénit encore les époux ; les assistans leur font des félicitations.

La troisième cérémonie s'appelle

la *dissolution des couronnes*. On la faisoit autrefois huit jours après la précédente; elle est très-courte, et consiste dans une simple prière. Alors la jeune épouse est conduite dans la maison de son mari.

Lorsqu'un Russe a rendu le dernier soupir, le premier devoir que lui rendent ses proches, est de fermer ses yeux et sa bouche. Ensuite on lave le corps, et le prêtre le parfume en brûlant de l'encens. Les morts d'un certain rang sont déposés dans un cercueil autour duquel des prêtres veillent nuit et jour; on allume des cierges, on chante des hymnes et on lit des passages de l'écriture.

Le jour fixé pour le convoi, les parens arrivent en grand deuil; les plus proches doivent tenir le poêle.

Avant de fermer le cercueil, on donne au mort le dernier baiser. Les prêtres s'avancent d'abord, ensuite les parens et les amis; tous font au mort leurs adieux, en baisant son visage ou simplement le cercueil.

Le convoi s'achemine lentement vers l'église et l'on y chante des psaumes. Rien de plus solennel et de plus lugubre que cet appareil.

On conduit ensuite le mort au cimetière. On verse de l'huile de la lampe, et l'on répand un peu d'encens sur le cercueil; la tombe se ferme et la cérémonie se termine par des prières pour le repos de l'âme du mort.

On croit généralement, hors de la Russie, qu'il est d'usage dans le rite grec de déposer dans la bière

des morts un écrit contenant un passe-port pour les faire entrer dans le paradis.

C'est une fable absurde. Souvent, à la vérité, on place un papier dans les mains du mort, lorsqu'on le conduit vers le lieu de sa sépulture; mais c'est plutôt une profession de foi qu'une *licence* expédiée par les prêtres, pour que le défunt soit admis devant son créateur offensé (1).

La commémoration des morts se fait non-seulement le jour de l'enterrement dans l'église ou dans le cimetière, mais encore le troisième, le neuvième et le quarantième jours après le décès. On en célèbre régu-

(1) M. Ker-Porter donne la traduction de ce symbole; j'ai cru inutile de l'insérer ici.

lièrement l'anniversaire pendant la vie des descendans ou des parens les plus proches.

L'office divin se célèbre en langue slavonne que presque personne ne peut entendre. Les assistans n'en ont pas moins de dévotion, et ils répètent à la fin de chaque prière : *Gospodi pomiloui!* c'est-à-dire : Seigneur ayez pitié de nous! C'est leur *Kyrie eleison.*

Le service divin se fait trois fois par jour dans le rite grec, sous le nom de vêpres, de matines et de la messe. L'office particulier de chaque jour commence le soir du jour précédent. Cette coutume est fondée sur ce passage de la Genèse : *Le soir et le matin* furent le premier jour.

On connoît dans ce pays trois liturgies

turgies qui sont : celle de S.-Chrysostôme pour les jours ordinaires, celle de S.-Basile pour certains jours particuliers, et la liturgie des *Présanctifiés* pour le carême et les *Vigiles* ou grands jours de jeûne qui précèdent Pâques. La liturgie de S.-Basile est la plus ancienne : il la composa lorsqu'il étoit évêque de Césarée. S.-Grégoire passe pour auteur de l'office des *présanctifiés*, ainsi nommé de ce qu'on le célèbre les mercredis et vendredis du carême.

La messe se dit tous les jours, mais tout le monde n'y communie pas; on n'est tenu de s'approcher de la sainte table qu'une fois par année. Les communians reçoivent l'eucharistie debout.

A l'heure fixée ponr la messe, le

prêtre entre dans l'église avec son diacre. Ils font trois révérences devant la porte en se tournant vers l'orient. Ils ne manquent pas d'ailleurs d'offrir leurs dévotions à l'image de Jésus et à celle de la Vierge; ils les baisent l'une et l'autre avec respect. Après s'être prosternés dans le chœur, ils marchent vers l'autel. En approchant du *sanctus sanctorum*, ils se prosternent trois fois devant la sainte table, la baisent ainsi que l'évangile et se prosternant de nouveau, ils répètent chacun une prière à voix basse.

Le prêtre ajoute à ses habits divers ornemens et s'avance vers le *prothésis*, le second autel. Là il met en ordre les vases sacrés, la patène à droite, le calice à gauche. Il prend

le pain de la main gauche, la sainte lance de la main droite, et fait avec ce mystérieux instrument le signe de la croix sur le pain consacré. Ensuite il enfonce la lance dans le pain et récite des prières. Le diacre verse de l'eau et du vin dans le calice. On coupe le pain en morceaux, et on le dispose en pyramide sur la patène. Chacun des morceaux est béni par une invocation particulière.

Cela fait, le diacre encense le pain, et le prêtre le couvre d'un voile. On traite le vin avec le même respect. Le diacre fait une révérence et sort par la porte du nord; les portes royales demeurent fermées jusqu'à la célébration même de la messe.

Lorsqu'on a dit les prières d'usage, le diacre rentre avec le prêtre par la

porte royale; tous deux s'avancent vers l'autel, en faisant de continuelles génuflexions devant les images du Christ et des Saints.

Enfin le prêtre place sur la tête du diacre la patène qui contient le pain de l'eucharistie. C'est précisément de cette manière que les vierges athéniennes avoient coutume de porter aux Panathénées, ou fêtes de Minerve, les offrandes à la déesse.

Le diacre marche en portant l'encensoir, et le prêtre tient le calice; ils sont précédés par des enfans qui portent des cierges allumés, et font processionnellement, le tour de l'église.

On rentre dans l'intérieur. Le prêtre et son diacre encensent la patène et le calice; ils les baisent avec

recueillement, et chassent avec un éventail les mouches qui pourroient s'en approcher.

Tous deux communient les premiers; les fidèles qui veulent y prendre part, viennent l'un après l'autre, la tête penchée sur la poitrine. Le prêtre offre à chacun d'eux un morceau de pain trempé dans le vin. Le diacre mange tout le pain qui peut rester, vide le calice dans une petite coupe, et boit le vin jusqu'à la dernière goutte, afin que la plus légère partie de ces précieux alimens ne soit pas perdue.

Il y a cinq degrés parmi les prêtres séculiers grecs, les évêques, les prêtres ou *popes*, les diacres, les sous-diacres, et les lecteurs ou chantres; les évêques se distinguent en mé-

tropolitains, archevêques et simples évêques; les deux premiers titres sont conférés par l'empereur, sans attribution de diocèse; c'est une simple distinction de pouvoirs qui ne confère aucun caractère; car tout évêque est indépendant dans son diocèse.

Les ecclésiastiques se divisent en réguliers et séculiers. Les premiers appartiennent à un ordre monastique, les autres font le service des paroisses, sous le nom de *popes* ou prêtres. La dignité la plus élevée parmi ceux-ci, est celle de *protopope* ou archi-prêtre. On leur permet de se marier une fois, mais jamais deux, sous peine de perdre le droit d'exercer leur ministère.

Les simples popes ont une robe longue, un chapeau rond, et laissent



Prêtre séculier. Moine régulier. Religieuse.

croître leur barbe (1). Les moines ont une tunique de couleur plus sombre, et un bonnet assez semblable à celui des Arméniens. Ils tiennent ordinairement d'une main une longue canne, et de l'autre un chapelet. Les archimandrites portent sur leur poitrine, des colliers, auxquels sont suspendues des croix, et autres marques distinctives de leur grade (2).

Les moines russes, pour la plupart, suivent la règle de St-Basile. Le principal de chaque monastère s'appelle *archimandrite* ou *hégumen*; ces dénominations correspondent à celles d'abbé et de prieur. Dans les couvens de filles, la supérieure se

---

(1) Voyez l'estampe ci-jointe, fig. 1.

(2) Voyez la figure 2.

nomme *héguména*. Les hommes sont admis à la profession à l'âge de trente ans; on ne reçoit point de religieuse qui ait moins de cinquante ans.

Les religieuses se distinguent en novices, professes et parfaites. L'habillement d'une novice consiste en une tunique noire appelée *rhœsa*, et un capuchon de la même couleur appelé *camail*, parce qu'il est fait de poil de chameau.

Les professes portent par-dessus une *mandille* ou petit habit (1).

Celles du troisième degré portent constamment un voile, et ne doivent point laisser voir leur figure.

Les membres du haut clergé en Russie ont une simplicité de mœurs, une candeur et une modestie telles,

(1) Voyez la figure 2.

qu'ils auroient fait honneur aux premiers siècles du christianisme. Comme ils sont tous moines, leur manière de vivre est très-rigide. Ils vont peu dans le monde, et manquent en général de cette aisance que peut seule donner la fréquentation de la société.

Cependant leurs manières sont aussi douces que leur vie est austère. L'éducation et l'habitude leur donnent peut-être trop d'admiration ou d'attachement pour les cérémonies de leur église ; mais ils sont loin d'être fanatiques, et de s'imaginer que l'on ne puisse trouver de salut hors de leur communion.

Leurs études se bornent à peu près aux connoissances nécessaires à leur état ; ils ne cultivent ni les arts, ni les sciences.

Ceux qui remplissent à la campagne des fonctions analogues à celles de nos curés de village, sont souvent aussi ignorans que les rustres dont ils sont chargés d'éclairer et de diriger la concience.

Les *Popowitchi*, ou fils des prêtres, embrassent communément la profession de celui à qui ils doivent le jour. Ils sont placés de bonne heure dans des séminaires, où ils étudient une théologie fort simple.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE
DES CHAPITRES.
TOME TROISIÈME.

FIN DE LA TALE.



